



HAL
open science

Les “ rois anciens ” du pays tamoul

Charlotte Schmid

► **To cite this version:**

Charlotte Schmid. Les “ rois anciens ” du pays tamoul. Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 2020, 106 (1), pp.109 - 156. 10.3406/befeo.2020.6330 . hal-03626354

HAL Id: hal-03626354

<https://hal.science/hal-03626354>

Submitted on 31 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « rois anciens » du pays tamoul

Charlotte Schmid

Citer ce document / Cite this document :

Schmid Charlotte. Les « rois anciens » du pays tamoul. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 106, 2020. pp. 109-156;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.2020.6330>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2020_num_106_1_6330

Fichier pdf généré le 25/03/2022

Abstract

Based on the particular case of the historiography of the Cōḷa dynasty in South India, this article ambitions to demonstrate how attention paid to texts sometimes leads to neglecting the context of their production and other types of sources that would however allow to give these texts a more historical value. Founded on the study of the Muttaraiyar that is a little-known dynasty of southern India based in the Andhra and Tamil countries between the 7th and the 9th centuries CE, it questions the doxa of the beginnings of the Cōḷa dynasty that has been developed as an identity marker of the Tamil nation-state. The analysis leads us to highlight the rupture that was introduced in the cultural history of the Tamil south when the oldest corpus of Tamil literature, the Caṅkam corpus, started to be reducing to writing.

Résumé

L'étude du corpus rattaché aux Muttaraiyar, considérés comme une dynastie mineure de l'Inde méridionale évoluant entre pays Andhra et tamoul du VIIe au IXe siècle pour l'essentiel, permet de remettre en question la doxa des commencements de la dynastie des Cōḷa, aujourd'hui constituée en marqueur identitaire du pays tamoul. En prenant appui sur l'historiographie de la dynastie des Cōḷa en Inde du Sud, cet article vise à montrer comment l'attention portée aux textes peut conduire à négliger le contexte de leur production alors qu'il pourrait donner à ces textes une valeur plus justement historique. L'analyse amène à s'interroger, en définitive, sur la rupture qu'a pu représenter la mise par écrit de corpus littéraires, dont le corpus le plus ancien de la littérature tamoule, celui du Caṅkam.

Les « rois anciens » du pays tamoul

Charlotte SCHMID

Abstract

Based on the particular case of the historiography of the Cōla dynasty in South India, this article ambitions to demonstrate how attention paid to texts sometimes leads to neglecting the context of their production and other types of sources that would however allow to give these texts a more historical value. Founded on the study of the Muttaraiyar that is a little-known dynasty of southern India based in the Andhra and Tamil countries between the 7th and the 9th centuries CE, it questions the doxa of the beginnings of the Cōla dynasty that has been developed as an identity marker of the Tamil nation-state. The analysis leads us to highlight the rupture that was introduced in the cultural history of the Tamil south when the oldest corpus of Tamil literature, the Caṅkam corpus, started to be reducing to writing.

Keywords: Cōla dynasty; Tamil identity; Muttaraiyar; Telugu-Cōla; Caṅkam corpus; beginnings of writing; royal praise.

Résumé

L'étude du corpus rattaché aux Muttaraiyar, considérés comme une dynastie mineure de l'Inde méridionale évoluant entre pays Andhra et tamoul du VII^e au IX^e siècle pour l'essentiel, permet de remettre en question la doxa des commencements de la dynastie des Cōla, aujourd'hui constituée en marqueur identitaire du pays tamoul. En prenant appui sur l'historiographie de la dynastie des Cōla en Inde du Sud, cet article vise à montrer comment l'attention portée aux textes peut conduire à négliger le contexte de leur production alors qu'il pourrait donner à ces textes une valeur plus justement historique. L'analyse amène à s'interroger, en définitive, sur la rupture qu'a pu représenter la mise par écrit de corpus littéraires, dont le corpus le plus ancien de la littérature tamoule, celui du Caṅkam.

Mots-clés : dynastie Cōla ; identité tamoule ; Muttaraiyar ; Télougou-Cōla ; littérature du Caṅkam ; commencements de l'écriture ; éloge royal.

Les « rois anciens » du pays tamoul

Charlotte SCHMID*

Donnant leur nom à bien des cadres chronologiques ou géographiques dans lesquels on inscrit le passé, les dynasties sont fondamentales dans l'écriture de l'histoire. En Asie du Sud, la rupture que représentèrent les ordonnances, gravées sur pierre en plusieurs langues (prākṛit, grec et araméen) et plusieurs systèmes d'écriture (brāhmī, kharoṣṭhī, araméen et grec), dont le Maurya Aśoka (ca. 268-232 avant J.-C.) fut le commanditaire, en marque les débuts. Disséminées dans le large territoire de la dynastie des Maurya, ces épigraphes sont de fait une référence obligée et fantasmée pour ses successeurs qui font inscrire, mais aussi pour les Indiens et les Occidentaux qui ont pensé l'histoire de l'Inde. L'importance prise ainsi par la discipline épigraphique participe, en l'occurrence, de la nature des sources dans un espace où les inscriptions sont parfois les uniques textes dont dispose l'historien. Elle tient aussi au caractère des épigraphes lorsqu'elles sont, comme celle du modèle aśokéen, des formes d'éloge royal, d'une interprétation délicate. Pour pan-indiennes qu'elles soient, ces caractéristiques prennent un autre relief dans la pointe sud de la péninsule où les ordonnances d'Aśoka qui n'ont jamais été rédigées dans une langue dravidienne n'ont pas même été inscrites. De fait, même si l'on s'en tient uniquement aux inscriptions, l'apparition de l'écrit dans le territoire sud-indien connaît assurément des étapes différentes de celles qu'on observe en Inde septentrionale et centrale.

Partant d'un corpus épigraphique lapidaire d'apparence mineure, le présent article propose de revenir sur l'histoire du territoire méridional, attribuant à telle ou telle dynastie le contrôle d'une part de cette région durant le premier millénaire, grâce à la mise en valeur d'un *habitus* épigraphique du tamoul. L'émergence, au VIII^e siècle, de ce que l'on peut appeler, dans une première approche, la « dynastie », peu connue, des Muttaraiyar est en effet indissociable de l'émergence du tamoul littéraire dans les inscriptions. Mais en mettant en lumière des fonctions, alors nouvelles, de l'écrit en terre tamoule, c'est en fait à une vision nouvelle de l'ascension de la dynastie des Cōla, phénomène identitaire s'il en est dans le pays tamoul d'aujourd'hui, que l'analyse des sources sur lesquelles se sont appuyés les historiens conduit.

Dynastie, histoire et épigraphie en Inde méridionale

Tout comme dans l'historiographie portant sur l'Occident, le terme de dynastie est utilisé dans les études portant sur l'Inde, pour désigner des suites

* EFEO, charlotte.schmid@efeo.net.

inscrites dans le temps de personnages portant un même nom ou titre, exerçant un pouvoir sur une région dont les limites fluctuent au cours de l'existence de la dynastie. Les dynasties du sous-continent s'affirment donc le plus souvent comme des successions dans le temps de potentats portant le titre d'un personnage éponyme, présenté comme un ancêtre – et ce quelles que soient les relations de sang justifiant l'appartenance à ce qui constitue, ainsi, une lignée. Les légendes communément attachées aux aïeux éponymes signalent, dès l'abord, le caractère symbolique de l'appartenance à une « famille » de souverains. Il s'agit de lignées gravitant autour d'un pouvoir et non pas uniquement d'une famille au sens biologique du terme ; le titre lui-même est un enjeu de pouvoir, objet d'une élaboration dans le discours tenu sur et par les souverains régnants. Un tel rapport au pouvoir justifie l'utilisation du terme dynastie appartenant, rappelons-le, à la large famille du verbe grec *dunamai* (*δυναμαι*) qui se rapporte en Grèce à toutes sortes de « pouvoirs », y compris des pouvoirs quasi magiques, bien propres à s'intégrer dans la définition du souverain que donnent les textes normatifs indiens eux-mêmes.

Parce que la dynastie est devenue un élément prégnant dans le discours historique de l'après Révolution française, modèle des histoires de l'Inde aujourd'hui disponibles, les dynasties qui sont en Inde remarquables par leurs dimensions géographiques et temporelles sont conçues comme le cadre de la composition de l'histoire plus encore qu'en Occident. En outre, dans l'historiographie indienne, les inscriptions où apparaissent les titres de « dynastes », parce qu'elles sont gravées sur des matériaux choisis pour durer, qu'elles enregistrent des faits précis, qu'elles sont situées dans l'espace par la localisation d'un support, et le sont aussi, souvent, dans le temps, s'avèrent fondamentales. Elles forment la base sur laquelle repose la périodisation historique. Peu d'autres sources sont disponibles. Les textes autres que ceux des épigraphes étant littéraires, religieux ou prescriptifs dans la majorité des cas, sont loin de composer des chroniques rapportant des événements passés. Quant aux monuments, sculptures, etc., ils sont datés tantôt, par correspondance avec des inscriptions, gravées sur le monument lui-même, sur la sculpture, etc., tantôt, sur des considérations de style. Or ces dernières dérivent également de l'épigraphie car elles reposent sur des objets de référence qui sont eux-mêmes situés dans le temps grâce aux inscriptions qu'ils portent. La datation repose ainsi sur les inscriptions retrouvées. L'ensemble de ces témoignages matériels sont en outre ordonnés en fonction de styles souvent nommés d'après la dynastie mentionnée dans les épigraphes dont on se sert pour constituer des datations. La dynastie est alors érigée en origine : style Maurya, période kouchane, âge post-gupta – les dénominations communes dans la périodisation de l'Inde montrent l'importance prise par les dynasties dans la vision du passé. D'apparition plus récente sur la scène scientifique, réclamant un travail d'analyse à la croisée de plusieurs corpus et de plusieurs disciplines, les éléments provenant de fouilles archéologiques sont encore peu utilisés. De surcroît, l'archéologie tend en Inde à se concentrer sur des périodes antérieures à l'apparition d'une écriture qu'on sache lire, le déchiffrement de l'écriture de la civilisation de l'Indus faisant toujours débat et cette époque ancienne étant l'objet d'une attention constante.

De tradition langagière dravidienne, la zone au sud de la chaîne des Vindhya marquant la séparation entre plaine gangétique et plateau du Dekkan, bénéficie, pour sa part, d'une périodisation de l'histoire comparable à celle de l'Inde septentrionale où l'âge védique, du nom des textes les plus anciens qui y sont connus à ce jour, constitue une forme de période historique, antérieure à la connaissance de toute dynastie. L'Âge védique utilisé dans l'historiographie correspond à celui de la composition de textes qui ne sont pas couchés par écrit lors de leur invention. De même, la période du Caṅkam en Inde du Sud correspond à celle où l'on situe la composition de textes qu'on peine à mettre en correspondance avec des données matérielles. Selon des textes du début du deuxième millénaire, le Caṅkam fut une « assemblée » (du terme d'origine indo-aryenne *saṃgha*), composée de dieux, d'auteurs et de saints personnages, cadre d'une intense production littéraire¹. Son caractère mythique révèle dès l'abord une tension entre histoire, écriture et littérature qui traverse l'ensemble de l'histoire de l'Inde mais qui est particulièrement marquée en Inde méridionale. Les textes produits durant cette longue période dite du Caṅkam participent d'une oralité que signalent les fourchettes chronologiques entre lesquelles on l'inscrit, des environs du premier millénaire avant J.-C. jusqu'au milieu du premier millénaire après, au moment en fait où l'usage de l'écriture se répand dans la pointe sud du sous-continent².

Autant dire qu'on est en peine de fixer les débuts de l'histoire et qu'il serait difficile d'y appliquer l'apparition de l'écriture comme marqueur de celle-ci au même titre que dans le cadre méditerranéen. On ne dispose pas ici d'inscriptions ou de trop peu – ou de trop brèves³ – pour définir une périodisation d'après un matériel impliquant des dynasties. Celles-ci sont cependant bien présentes dans les textes. Tant les ordonnances d'Asoka que la littérature du Caṅkam, soit deux types de textes bien différents, mentionnent les « Cēra », les « Pāṇḍya » et les « Cōḷa ». Il s'agit des puissances situées à la frontière méridionale de l'empire dans les ordonnances du souverain

1. Le Caṅkam serait la troisième académie de ce type, tenue à Madurai au III^e siècle avant J.-C. Le premier récit qui en fait état apparaît dans un commentaire sur un traité de poétique dont les dates sont discutées, entre la fin du premier millénaire et le début du second (Buck & Paramasivam 1997); le caractère cyclique du déluge précédant les trois assemblées rappelle la vision de l'écriture du passé en Inde que propose Romila Thapar (2013), soit une association entre une structure cyclique et une structure linéaire (*infra*, note 92).

2. Une écriture aujourd'hui communément nommée la *Tamil Brāhmī* (l'écriture *brāhmī* du tamoul) apparaît pendant la période du Caṅkam – entre le V^e et le II^e siècle avant J.-C. *grosso modo*, sa date faisant débat car il s'agit de la situer par rapport aux édits du roi Asoka (Mahadevan 2003, p. xi, la place au II^e siècle avant J.-C. mais semble enclin dans la deuxième édition de son ouvrage [2014, p. xvii] à la dater plutôt de la toute fin du III^e ou du tout début du II^e siècle avant et Rajan 2015, p. 403, la considère comme très antérieure au III^e siècle avant J.-C.). Quelle que soit la date à laquelle apparaît l'écriture *brāhmī* du tamoul, son usage est différent de ceux qu'attestent, à partir du VI^e siècle après J.-C., les différents systèmes d'écriture employés en pays tamoul (*grantha*, tamoul, *vaṭṭeḷuttu*; *infra*, note 7).

3. Les débats autour de l'apparition de l'écriture en Inde méridionale sont vifs. Mais la mention de titres dynastiques ne peut guère être considérée comme certaine dans les premiers corpus aujourd'hui connus, qu'il s'agisse des tessons gravés après cuisson d'anthroponymes retrouvés en quantité dans des sites précis du pays tamoul ou d'inscriptions plus développées gravées sur pierre, essentiellement autour de Madurai. Ces deux derniers corpus sont détaillés dans Mahadevan 2003.

Maurya⁴, puissances présentées comme de prestigieuses combattantes dans le Caṅkam où, par exemple, « le Cōḷa » (*cōḷaṅ*), dont la guirlande marque la royauté, étend son territoire comme suit :

« Il fit s'incliner la force des habitants de la côte méridionale (*teṅ paratavar*),
Il mit en déroute l'épée septentrionale des gens du Nord (*vaṭa vaṭukar*), [...]
En son palais, le (roi) Cōḷa à la belle guirlande... », *Puranāṅṅūru* 378, 1-5⁵.

Dans cette citation du *Puranāṅṅūru*, le nord méridional correspond au pays Andhra ; le sud dont les habitants ne bénéficient d'aucune dénomination est côtier (*parata*) ; cœur du pays tamoul, le delta de la Kāvēri est par ailleurs celui du territoire traditionnellement attribué aux Cōḷa, dynastie très présente dans le *Puranāṅṅūru*, l'une des anthologies de nature épique du Caṅkam (1^{er} siècle avant-III^e siècle après J.-C.). Des puissances telles que « Cēra », « Pāṇḍya » et « Cōḷa » apparaissent dans les poèmes du Caṅkam comme les titres portés par des successions dans le temps de potentats associés à des territoires précis. Ces textes poétiques sont ainsi utilisés comme des documents où apparaissent des dynasties.

Cōḷa et inscriptions

Mais ce n'est qu'avec l'arrivée de la dynastie des Pallava, au VI^e siècle après J.-C., que l'écriture se fait commune sous forme d'épigraphe dans ce pays dit tamoul du nom de la langue dravidienne qui y est la plus anciennement attestée. D'autres dynasties sont opposées ou succèdent aux Pallava en pays tamoul, et avant tout ces Pāṇḍya, Cōḷa et Cēra, qui apparaissent tant dans la littérature du Caṅkam que dans les ordonnances d'Aśoka et se révèlent ainsi des dynasties d'une remarquable longévité. Des inscriptions associent plus spécifiquement les Cōḷa au delta de la Kāvēri, la « Gaṅgā » du Sud, entre le VI^e et le XIII^e siècle, et attestent qu'ils dominent une large part de la pointe méridionale du IX^e au XIII^e siècle, de la rivière Vaiyai, marquant les débuts du plus méridional territoire Pāṇḍya, jusqu'à la limite avec l'actuel Andhra Pradesh⁶. Parce que plus de dix mille inscriptions gravées qui leur sont associées sont connues à ce jour, on crédite cette dynastie d'avoir patronné bien des monuments du pays tamoul élevés entre le IX^e et le XIII^e siècle. Par extension, et comme dans bien d'autres cas, le territoire

4. Voir Bloch 1950, p. 93 (deuxième édit sur rocher, l. 16-20), p. 130 (treizième édit sur rocher, l. 22-24). Dans les deux cas, les Cōḷa sont associés aux Pāṇḍya (dont le territoire se situe au sud de la rivière Kāvēri pour l'essentiel) et au Kérala (*keralaputra*).

5. *teṅ paratavar miṭal cāya / vaṭa vaṭukar vāḷ ḍṭṭiya / toṭai amai kaṅṅi tiruntu vēḷ taṭam ai / kaṭu mā kaṭāya viṭu pari vaṭimpiṅ / nal tār kaḷḷiṅ cōḷaṅ kōyil*. Le poème 378 n'appartient sans doute pas aux strates les plus anciennes de l'anthologie et pourrait dater des II^e-III^e siècles ap. J.-C. Les *vaṭukar* sont considérés comme ceux qui parlent télougou. Le poème 375 de l'*Akanāṅṅūru* évoque aussi des *vaṭukar* repoussés au nord-ouest par un roi « *cōḷa* ».

6. Nous utilisons une orthographe francisée pour les états et districts de l'Inde contemporaine (Kérala, Karnataka, Pudukkottai) et conservons la translittération du tamoul pour le fleuve Kāvēri (Kāvēri en sanskrit) ; nous adoptons en outre parfois des orthographes communes pour des sites bien connus (Gangaikondacholapuram, Dalavanur, etc.), permettant au lecteur de se repérer dans le dédale des translittérations suivant tantôt le tamoul, tantôt le sanskrit et indiquons, si besoin est, la translittération savante du toponyme entre parenthèses lors de la première occurrence.

Carte 1 — Les dynasties sud-indiennes des temps du Caṅkam et l'empire Pallava. Source : Wikipedia – Creative Commons CC BY-SA 3.0 (https://en.wikipedia.org/wiki/Sangam_period#/media/File:South_India_in_Sangam_Period.jpg).



des Cōḷa est devenu le titre d'un style, celui des monuments creusés ou construits en cette part de l'Inde.

Les difficultés posées par cette vision sans concurrence dans l'historiographie sont pourtant nombreuses. Tout d'abord, on ne dispose d'aucune trace concrète des Cōḷa avant le IX^e siècle. Ce sont les Pallava qui occupent en l'occurrence le terrain matériel. Ces mêmes Pallava n'apparaissent pas dans le corpus du Caṅkam, alors même que les inscriptions et les monuments créés sur le territoire tamoul qu'ils ont contrôlé recoupent en partie la chronologie du Caṅkam déterminée par les historiens de la littérature (carte 1). D'un côté, des Pallava qui sont venus de l'Andhra, une région du nord pour la poésie du Caṅkam, et qui font d'abord usage de langues nord-indiennes, le prākṛit puis le sanskrit, avant que tamoul, télougou et kannāḍa, langues, respectivement, du Tamil Nadu, de l'Andhra Pradesh et du Karnataka d'aujourd'hui, ne s'introduisent dans leur épigraphie ; de l'autre, des poèmes dont le « frais tamoul » (*taṅ ṭamiḷ*) que partagent Cōḷa, Pāṇḍya et Cēra se concentre sur le monde dravidien où furent produites les pièces poétiques. Chacun de ces univers semble clos sur lui-même. Les historiens n'ignorent pas ces difficultés mais ne peuvent proposer de les résoudre dans l'état actuel des connaissances.

D'autre part, lorsque, entre le V^e et le VI^e siècle, la gravure d'inscriptions se développe en pays tamoul⁷, le phénomène présente des caractéristiques assez semblables à celles observées dans les régions couvertes par les ordonnances d'Aśoka quelque six siècles auparavant. Le sanskrit des Pallava est inscrit en plusieurs alphabets, certains d'apparence nord-indienne, d'autres développant une écriture communément appelée « Pallava *grantha* » qui

7. Nous ne pouvons ici aborder en détail la question très débattue de l'apparition elle-même de l'écriture en pays tamoul, voir, cependant, *supra*, notes 2 et 3, *infra*, note 8.

essaim en Asie du Sud-Est⁸, cependant que des formes calligraphiques, quasi uniques, sont aussi utilisées. Plusieurs langues sont présentes et deux systèmes distincts d'inspiration méridionale notent le tamoul⁹, tandis que des systèmes hybrides, entre nord et sud, transcrivent télougou et kannada, soit les langues des zones septentrionales de l'Inde du Sud prédisposées par leur disposition géographique à de tels phénomènes. Les inscriptions sont souvent composées en deux langues et sont parfois digraphiques – présentant un même texte dans une même langue inscrit dans deux écritures différentes, comme l'inscription Pallava du début du VIII^e siècle toujours visible sur le site dit de la Grotte du tigre, au nord de Mahābalipuram.

Le tamoul est d'abord réservé à des usages pragmatiques («*business-part*»), loin des envolées littéraires de la part sanskrite de l'inscription : si le corpus du Caṅkam atteste le développement d'une littérature tamoule, le rapport à l'écrit de ce corpus littéraire ne s'impose pas d'entrée de jeu dans l'épigraphie de la période des Pallava. Le sanskrit versifié y précède communément le détail d'une organisation matérielle rédigée en tamoul, dont l'usage, attesté dans le territoire des Pallava par un certain nombre d'inscriptions, ne connaît pas d'écrits rituels, politiques ou littéraires avant le VIII^e siècle au plus tôt. De plus, la dynastie Pallava est non seulement associée au sanskrit qui constitue la langue de l'élite politique et intellectuelle mais à des modes d'écriture de nature calligraphique, qui jouent sur l'apparence de l'écriture et utilisent son caractère esthétique. Par contraste, le tamoul inscrit est d'une gravure commune ; la négligence avec laquelle fut inscrite, à la fin du VI^e ou au début du VII^e siècle, l'une des toutes premières épigraphes versifiées en tamoul surprend (*infra*, note 52).

Le lien entre les mondes sanskrit et tamoul prend donc d'abord l'apparence d'une nécessité juridique et administrative, incarnée par la part pragmatique des inscriptions, en tamoul, cependant que deux catégories, l'une dynastique (celle des Pallava), l'autre littéraire (celle du Caṅkam), se chevauchent dans le temps. L'histoire retient les Pallava qui font graver ; la littérature s'appuie sur le Caṅkam, dont le caractère poétique, chanté, musical, s'intègre plus difficilement dans un schéma historique. C'est au VIII^e siècle seulement qu'apparaissent des inscriptions en tamoul littéraire gravées dans une écriture calligraphique. Ces inscriptions remarquables content les hauts faits d'un dynaste présenté comme aurait pu l'être un héros du *Puranānūru*¹⁰. Marqueurs de l'apparition

8. La variante de l'écriture *brāhmī* sud-indienne (*southern Brāhmī*) qu'est l'écriture *grantha* Pallava est reconnue comme à l'origine de la plupart des écritures de l'Asie du Sud-Est. L'appellation qu'on lui donne correspond à l'historiographie mais elle est abusive : la paléographie des inscriptions des Cālukya est également très semblable à celle des épigraphes de l'Asie du Sud-Est ; des variantes septentrionales ont aussi pu jouer un rôle car certaines inscriptions, notamment en caractères proches de ceux d'inscriptions gravées sur le territoire contrôlé par les Gupta, ont été retrouvées dans certaines régions de l'Asie du Sud-Est.

9. Mahadevan 2003, p. 210-212. Le tamoul peut alors être écrit soit dans un système à l'origine de l'écriture tamoule actuelle soit dans l'écriture dite *vaṭṭeḷuttu*. La *vaṭṭeḷuttu* tend à disparaître dès le début du deuxième millénaire même si elle connaît encore ultérieurement des usages archaïsants et identitaires, en particulier au Kérala.

10. Pour le développement antérieur d'une forme de «*Pallava Grantha Tamil script*», Lockwood 2008, où l'auteur commente l'apparition de signes spécifiques notant des phonèmes

du tamoul littéraire dans une forme d'écrit, elles proclament dans le delta de la Kāvēri les louanges et les noms de mystérieux « Muttaraiyar ».

Des Muttaraiyar en territoire Cōḷa

Le terme *muttaraiyar* est aujourd'hui utilisé pour désigner une dynastie, celle des Muttaraiyar, personnages considérés comme à l'origine d'un ensemble de témoignages matériels – inscriptions, monuments – qui attestent son existence. Dans les inscriptions, plusieurs générations se succèdent portant ce titre ; il s'agit des commanditaires d'inscriptions et de monuments, et d'autres monuments produits, sans plus de précisions, sur le territoire que contrôlaient ces Muttaraiyar. Ce territoire est déterminé à partir des inscriptions où apparaît le terme *muttaraiyar* ; elles indiquent qu'il se trouvait au cœur du delta de la Kāvēri où les Muttaraiyar ont été actifs entre le VIII^e et le IX^e siècle. Stèles, grottes taillées dans le rocher, puits en forme de *svastika*, temples entourés ou non de templions... les monuments en pierre portant des inscriptions impliquant les Muttaraiyar sont variés. Ce corpus est élargi, selon un procédé commun, à l'ensemble des monuments situés dans le territoire et la période déterminés grâce aux monuments inscrits. Le destin que connaît peu à peu cette dynastie dans la littérature secondaire illustre en fait, nous semble-t-il, un mécanisme d'écriture historique où le cadre dynastique ressenti comme une nécessité impose une certaine vision du passé, éventuellement au détriment d'étapes culturelles majeures, telle, en l'occurrence, la mise par écrit de formes de tamoul littéraire.

Il faut dire qu'avec les Muttaraiyar l'on se penche sur une part mystérieuse de l'histoire ainsi que l'a écrit le grand historien du pays tamoul K. A. Nilakanta Sastri dans les années 1930 à 1950. K. A. Nilakanta Sastri retrace alors l'apparition d'une dynastie autrement fameuse en Inde du Sud, celle des Cōḷa¹¹. *The Cōḷas*, « *Les Cōḷa* », son grand œuvre, s'appuie sur les milliers d'inscriptions disséminées sur le territoire des Cōḷa. Elle fait des Muttaraiyar les adversaires des Cōḷa. L'examen d'un objet particulier, la stèle de Kīḷikkōṭṭai (Kīḷukkōṭṭai), retrouvée en plein territoire *muttaraiyar*, à 25 km au sud-ouest de Tanjore, remet en question une telle présentation. Cet objet qui paraît d'abord bien mineur (fig. 1)¹² n'est pas mentionné par K. A. Nilakanta Sastri, dont nous verrons qu'il le connaît pourtant. Selon ses éditeurs, elle attesterait des relations d'opposition entre Muttaraiyar et Cōḷa.

tamouls dans la gravure de titres royaux du Pallava Mahendravarman I^{er} et dans une phrase formant un colophon au bas d'une inscription musicale, entre la fin du VI^e et le début du VII^e siècle. Ces quelques termes gravés dans des formes d'écriture hybrides sont contemporains d'inscriptions en tamoul plus développées, mais inscrites en écriture *vatteluttu* ; sur les inscriptions en tamoul gravées en alphabet tamoul, voir aussi, *infra*, note 52.

11. « The same darkness shrouds the fortunes of the Cōḷas for three centuries more, until the accession of Vijayālaya in the second quarter of the 9th century. » Sastri 1955, p. 118, après l'évocation de la période durant laquelle Pallava et Pāṇḍya se partageaient le pays tamoul.

12. *Inscriptions (Texts) of the Pudukkottai State arranged according to Dynasties* (ci-après *IPS*) 1929, n° 236, p. 132 ; *Chronological List of Inscriptions of the Pudukkōttai State arranged according to Dynasties*, 1929, p. 29 sous le titre « Muttaraiyars » ; Ayyar (Srinivasa) 1946, p. 204.



Fig. 1 — Stèle de Kilikkōṭṭai, pays tamoul, district de Pudukkottai, VIII^e-IX^e siècles. Cliché : Charlotte Schmid.

En réalité, la relation de cette pièce particulière tant avec les Muttaraiyar qu'avec les Cōḷa est obscure et c'est la présentation de K. A. Nilakanta Sastri faisant des Muttaraiyar les adversaires des Cōḷa que la publication de cette inscription a exploitée. Pourtant, si l'on prend en compte les circonstances dans lesquelles furent menées les analyses des historiens et des épigraphistes, où nationalisme, régionalisme, occidentalisme, bilinguisme, et autres « -ismes » sont prégnants, la stèle de Kilikkōṭṭai change la donne dynastique. Comment les Muttaraiyar ont-ils été constitués en une lignée régissant un territoire ? L'examen de cette stèle permet d'y revenir. Il dessine d'autres contours de la dynastie des Cōḷa que ceux qu'une vision particulière a accentués jusqu'à en faire un élément dominant et singulier du paysage historique.

Comme souvent, il semble d'abord que l'on puisse dans le cas des Muttaraiyar distinguer deux phases de l'apparition d'une dynastie en Inde. D'une part, le moment où les sources ont été constituées, lorsque sont composés des textes utilisant le terme *muttaraiyar* et érigés des monuments où il fut inscrit ; d'autre part, la littérature secondaire où l'exploitation des sources fait progressivement émerger une dynastie des Muttaraiyar. Distinguer ces deux phases est plus délicat qu'il n'y paraît cependant. La part d'interprétation lorsqu'on édite les textes où l'on rencontre le vocable « *muttaraiyar* » est grande car les témoignages matériels sont souvent abîmés et la langue d'autant plus difficile que les sources sont rares. Dans le cas des Muttaraiyar, l'édition d'une source ressort déjà à la littérature secondaire.

C'est bien là ce qu'illustrent les publications où apparaissent petit à petit les « Muttaraiyar », à savoir, deux stances d'une anthologie de la poésie du Caṅkam, puis des inscriptions lapidaires et des tablettes inscrites sur métal. Se rapportant aux rois Cōḷa à partir de la deuxième moitié du x^e siècle, à un moment où l'existence d'une dynastie des Muttaraiyar fait débat, nous verrons que les tablettes, en particulier, s'avèrent des éléments-clés du récit constitué sur l'ascension des Cōḷa, dès lors que ces documents sont confrontés au corpus attribué aux Muttaraiyar.

Le corpus *muttaraiyar*

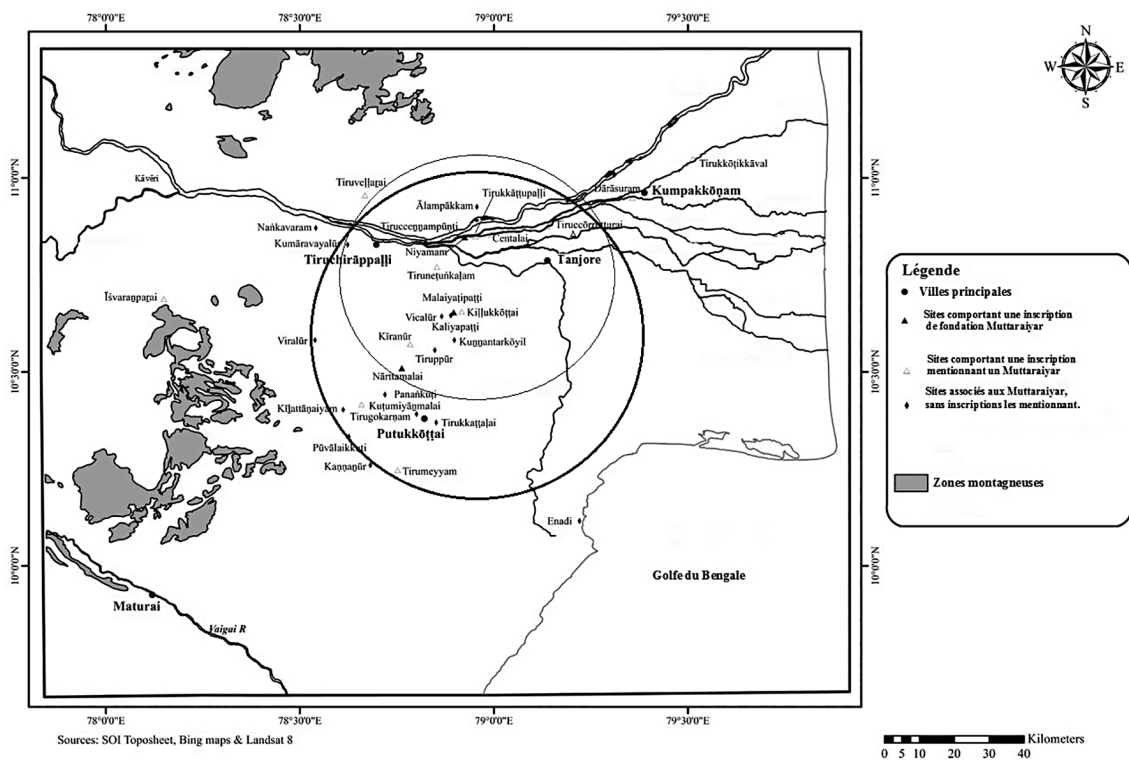
Selon les principes déjà évoqués plus haut, c'est sur la base de monuments où apparaît le terme *muttaraiyar* qu'on délimite un territoire « Muttaraiyar » (carte 2). Partant des monuments produits sur ce territoire, durant la période déterminée comme *muttaraiyar* par l'étude des inscriptions, on définit un style dont les éléments constitutifs peuvent être listés – plan, élévation, finesse, canon de sculpture, ornements, iconographie... Le corpus des sources en est augmenté d'autant : les monuments construits (ou excavés) sur le territoire et dans le style ainsi définis sont datés de la période où les Muttaraiyar gouvernaient le territoire en question, à la fin du viii^e et au ix^e siècle, et sont également considérés comme « *muttaraiyar* » ou Muttaraiyar, c'est-à-dire produits dans une relation à un pouvoir *muttaraiyar* quelle que soit la façon dont on le conçoit¹³.

L'ensemble des monuments, attribués et datés par inscription ou par extension, redessinent les frontières du pays des Muttaraiyar. Nārttāmalai, leur site le plus important du point de vue monumental se situe au sud de ce territoire (fig. 2), tandis que Centalai, où se trouvent les premières inscriptions en tamoul littéraire et écriture calligraphique évoquées précédemment, est proche de sa frontière septentrionale (carte 2). Entre ces deux points sont répartis nombre de monuments, y compris des stèles et des piliers en réemploi. Les découvertes se poursuivent aujourd'hui et une stèle mentionnant un roi (*kō*) Muttaraiyar a été trouvée non loin de Nārttāmalai en 2017 (fig. 3). Elle est venue augmenter un corpus épigraphique où la stèle apparaît privilégiée.

La stèle n'est pourtant pas un format courant en Inde du Sud. On en connaît peu qu'on puisse qualifier de Pallava, de Pāṇḍya ou de Cōḷa, dynasties fameuses avec lesquelles les Muttaraiyar ont été en contact, ou relevant d'autres dynasties, moins connues, comme les Irukkuvēḷ, actifs au sud du pays *muttaraiyar*. Mineurs tout comme les Muttaraiyar étant donné leur territoire circonscrit et leur brève période d'existence, entre le viii^e et le ix^e siècle, ces Irukkuvēḷ permettent, signalons-le ici, de mieux cerner les Muttaraiyar. Ils semblent d'un statut plus modeste en effet¹⁴. Si plusieurs inscriptions les mentionnent et qu'une inscription en sanskrit donne leur généalogie, on

13. Des inscriptions, datées en années de règnes d'autres dynasties (Cōḷa, Pāṇḍya...) peuvent y avoir été gravées.

14. Sur les Irukkuvēḷ, Govindasamy 1965, p. 71-82 (« The Kōḍumbālūr chiefs »); Soundara Rajan 1975, 1983b; Kaimal 2003.



Carte 2 — Territoire et monuments Muttaraiyar. Le cercle le plus large correspond au cercle de l’influence *muttaraiyar* d’après les inscriptions de Centalai ; le cercle plus fin au territoire considéré comme territoire d’origine de la dynastie des Cōla, d’après la littérature du Cankam et les inscriptions retrouvées.



Fig. 2 — Site de Nārttamālai, pays tamoul, district de Pudukkottai, VIII^e-IX^e siècles. Cliché : Charlotte Schmid.



Fig. 3 — Stèle comportant le terme *muttaraiyar*, retrouvée dans le district de Pudukkottai en 2017 (près de Noṭiyūr). Cliché : <http://pudukkottaihistory.blogspot.com/2017/>.

n'a jamais retrouvé d'épigraphie datée en année de règne *irukkuvēl*, alors que des années de règne *muttaraiyar* apparaissent dans quelques inscriptions¹⁵, indiquant la reconnaissance de l'autorité de personnages portant ce titre dans un territoire particulier. On est ainsi amené à considérer ces dernières épigraphes comme participant d'une nature « dynastique » comparable à celle des Pallava ou des Pāṇḍya, deux dynasties majeures par l'extension de leur territoire et la durée de leur existence. Le petit nombre d'inscriptions indique en revanche dès l'abord que l'on n'a pas affaire au même type de dynastie. La stèle que les *Muttaraiyar* privilégient, les rapproche, pour sa part, d'un corpus épigraphique bien différent, d'essence locale, celui qu'on appelle des pierres de héros (*vīrakkal*). Les pierres de héros sont en effet des stèles, souvent historiées et inscrites, dressées là où un « héros » a trouvé la mort ou bien là où telle de ses épouses rencontra le même destin pour célébrer l'héroïque décès de son compagnon¹⁶. Le contenu des inscriptions *muttaraiyar* les

rapproche aussi des épigraphes gravées sur les pierres de héros ; la stèle de *Kiḷikkōṭṭai* a d'ailleurs été considérée comme l'une d'elles, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater. Quant aux épigraphes en tamoul retrouvées à Centalai, elles ont aussi bien des caractéristiques des pierres de héros, à commencer par le format de leur support : les piliers quadrangulaires sont assez similaires aux parallélépipèdes rectangles que sont souvent les pierres

15. À *Tirukkaṭaimuṭi* (district de Trichy), se trouve une inscription datée de la 13^e année d'un *ḷḷaṅkō Muttaraiyar* (*Annual Report on Indian epigraphy* [ci-après *ARE*] 1901.303D—*South Indian Inscriptions* [ci-après *SI*] 7.529—Schmid 2014, n° 11 ; à l'*Uttamanāthasvāmi* de *Kīraṇūr* (*taluk* de *Kulattur*), une autre inscription gravée dans la même 13^e année d'*ḷḷaṅkō Muttaraiyar* (*IPS* n° 237) ; deux inscriptions au *Tirukkōṭṭisvara* de *Tirukkōṭṭikāval*, 13^e (*ARE* 1930-1931.39) et 17^e année d'*ḷḷaṅkō Muttaraiyar* (*ARE* 1930-1931.14) ; une inscription à *Tiruccaturai* (*Tiruccaturai*), en année de règne d'*ḷḷaṅkō Muttaraiyar* (lacune à l'endroit du chiffre, *ARE* 1895.61—*SI* 5.618), une inscription sur un des piliers de *Centalai*, datée de la 18^e année d'*ḷḷaṅkō Muttaraiyar* (*ARE* 1899.12—*SI* 6.448), et une inscription à l'*Airāvateśvara* de *Dārāsura*, datée de la 20^e année d'*ḷḷaṅkō Muttaraiyar*. Il est difficile de dire si l'on a affaire à un même personnage ou à un titre qui reviendrait régulièrement. La paléographie des inscriptions n'est pas fiable car les deux inscriptions de *Tirukkōṭṭikāval* sont explicitement des copies d'inscriptions plus anciennes (dans une paléographie correspondant au x^e siècle), cependant que l'inscription retrouvée à *Dārāsura* est d'une paléographie du xi^e siècle, à un moment où il n'est guère pensable que des *Muttaraiyar* aient exercé le moindre contrôle à cet endroit. Il s'agit donc en l'occurrence d'un cas de survivance du titre, sans qu'on sache quelles valeurs pouvaient y être attachées.

16. Sur les « pierres de héros », fréquentes en Inde méridionale, Settar & Sontheimer 1982 ; sur l'usage de l'écriture dont attestent ces stèles en Inde méridionale, Lockwood 2008, p. 77-85.

de héros. Les textes dont les piliers sont gravés font l'éloge d'un roi guerrier, évoquent la mort de combattants sur le champ de bataille, les suicides rituels des épouses qui s'ensuivent, et enregistrent la fondation d'un culte à une déesse guerrière, soit autant d'éléments communs sur les pierres de héros¹⁷.

A-t-on affaire dans ces quelques documents épigraphiques, à des guerriers dont on célèbre ponctuellement la mort héroïque ou à une lignée faisant composer des poèmes à sa gloire ? La difficulté à définir les *Muttaraiyar* marque la publication des travaux où ils apparaissent.

Des Pāṇḍya aux Muttaraiyar

Le terme *muttaraiyar* fut d'abord remarqué dans deux stances du *Nālaṭiyār*, anthologie du Caṅkam composée de 400 quatrains attribués à des poètes jains. Ces poèmes sont datés entre le VI^e et la fin du VII^e siècle, voire le début du VIII^e siècle, qui correspond à la mise en anthologie du recueil. Lorsqu'on redécouvre le *Nālaṭiyār* au XIX^e siècle, *muttaraiyar* est un hapax car aucune inscription où ce terme apparaît n'a encore été découverte et l'interpréter est malaisé. Dans la première traduction publiée dans une langue occidentale, en 1893, G. U. Pope, missionnaire anglican qui rédigea le premier catéchisme en tamoul, le considère comme désignant les Seigneurs de trois terres («*lords of the triple lands*» ou «*lords of the three lands*»), ici parangons de générosité, selon un *topos* royal commun :

*The base ones feed on the rice combined with savory food,
given with a generous heart by the lords of the triple lands (muttaraiyar)
but water won with toil which they who know not
of the savory food even by name delight in immensely, will turn to nectar.*

*Though they be the wealthiest of the men that flourish on this wide earth,
if they give not, they are poor indeed. Though they be poor,
they are the lords of the three lands (muttaraiyar)
if they do not go a begging to the wealthy men. Nālaṭiyār 200, 296¹⁸.*

Pour G. U. Pope qui travaille avec des lettrés traditionnels tamouls sur une littérature du Caṅkam alors en pleine redécouverte, ces maîtres des trois terres correspondent aux trois dynasties mises en scène dans le corpus du Caṅkam, les Cōḷa, les Cēra et les Pāṇḍya. Si *muttaraiyar* avait alors été considéré comme désignation d'une dynastie en lui-même, il ne serait pas traduit mais il est compris au travers du prisme d'une littérature tamoule ancienne dont l'épigraphie est encore absente. Le raisonnement

17. Schmid 2014, p. 232-234.

18. *peru muttaraiyar peritu uvantu iyum
karuṇaic coṟu ārvār kayavar ; karuṇaiyaip
pērum aṟiyār, naṇi virumpu tāḷāṇmai
nīrum amiḷtu āyviṭum, 200.*

*mallal mā ṅāḷattu vālpavaruḷ ellām
celvar eṇiṇum, koṭātar nalkūrtār
nalkūrtak kaṇṇum peru muttaraiyarē
celvaraic ceṇru iravātār, 296, Pope 1893.*



Fig. 4 — Sceau des grandes tablettes de Leyde conservées à la bibliothèque universitaire de Leyde (que nous remercions), début du xi^e siècle. Cliché : Emmanuel Francis.

des premiers éditeurs du *Nālaṭiyār* est clair. *Muttaraiyar*, composé dont le second terme, “roi”, *araiyar*, du sanskrit *rājan*, est clair, comporte un premier terme *mutt-* qui peut correspondre à *munru*, “trois”, si l’on respecte les règles d’euphonie du tamoul classique. Or dans le corpus du Caṅkam, les Cōḷa, les Cēra et les Pāṇḍya forment la triade des dynasties s’exprimant en tamoul, trio identitaire fondant l’histoire d’un « pays tamoul », le Tamil Nadu. Largement célébrés dans l’anthologie épique du *Puranānūru*, les Cōḷa, maîtres du Cōḷa-maṇḍala (le Coromandel)¹⁹, se rattachent au Caṅkam dans leurs généalogies épigraphiques qui apparaissent au x^e siècle. Les Pāṇḍya sont, pour leur part, crédités d’avoir commandité plusieurs œuvres du Caṅkam et d’en avoir patronné la mise en anthologie, cependant que les Cēra ont donné leur nom au Kérala. Ces trois dynasties ont pour partage le tamoul classique dans lequel les poèmes du Caṅkam furent composés. Tant les Cōḷa que les Pāṇḍya représentent en outre sur leurs sceaux les emblèmes des trois dynasties mentionnés dans le Caṅkam, le tigre des Cōḷa, l’arc des Cēra et le poisson des Pāṇḍya (fig. 4)²⁰.

Pour le missionnaire et ceux qui travaillent avec lui, jusqu’à l’étude des inscriptions en tamoul littéraire découvertes peu après à Centalai, le

19. Les Cōḷa sont la dynastie la plus largement mentionnée dans cette anthologie de poèmes à la gloire de rois guerriers généreux, pour une traduction, Hart & Heifetz 1999.

20. Les représentations des sceaux tiennent compte des traditions iconographiques, comme l’illustre le double poisson représentant la dynastie Pāṇḍya, créditée d’un unique piscidé dans le Caṅkam. La paire de poissons relève en fait de l’iconographie d’un ensemble de signes de bon augure, représenté dès avant l’ère chrétienne dans l’ensemble du sous-continent, sur des bijoux, des stèles, etc. ; sur les sceaux des Pāṇḍya, *infra*, note 89.

terme *muttaraiyar* pourrait donc désigner les trois dynasties majeures du Caṅkam. La redécouverte progressive des inscriptions de Centalai modifie entièrement la compréhension du terme.

C'est dans le rapport de la branche épigraphique de l'*Archaeological Survey* daté de 1898-1899 que se trouve la première mention de ces inscriptions, soit 27 stances gravées sur des piliers en réemploi dans un temple à Śiva d'un village proche de Trichy, Centalai (carte 2). Le nom moderne du village est une déformation du sanskrit *citra-lekhā*, la « belle écriture, la calligraphie », ou la « gravure »²¹. Il paraît inspiré par l'élégante calligraphie utilisée pour inscrire ces épigraphes où se trouvent utilisés à la fois l'alphabet tamoul et l'écriture méridionale du sanskrit, la *grantha*, et ainsi illustrée la proximité des deux systèmes graphiques. Les stances célèbrent la fondation d'un temple à la déesse (*piṭāri*) de Niyamam, localité sise à une demi-douzaine de kilomètres de là, par Perumpiṭuku (Perumbiḍugu) Muttaraiyaṅ, fils d'Ilaṅkovatīyaraīyaṅ et petit-fils de Perumpiṭuku Muttaraiyaṅ, un patron qui semble généreux autant que les Muttaraiyar du *Nālaṭiyār*²².

Le rapport de l'*Archaeological Survey of India* considère ces inscriptions comme Pāṇḍya car une dédicace à la même déesse, gravée sur un autre pilier en réemploi que ceux portant l'éloge du Muttaraiyar, est datée dans une année de règne d'un roi Pāṇḍya. « Perumpiṭuku Muttaraiyaṅ » (*muttaraiyaṅ* étant le nominatif singulier de *muttaraiyar*) est donc considéré comme un Pāṇḍya²³ et le terme *muttaraiyar* comme un surnom de cette dynastie, dont le royaume septentrional se situait aux environs de Centalai au VIII^e siècle. « Perle », *muttu* entre alors en lice comme premier terme du composé *muttaraiyar*. Les règles d'euphonie du tamoul le permettent et les Pāṇḍya sont connus pour leur commerce de perles depuis la plus haute antiquité²⁴. Voici donc les Pāṇḍya, les *muttu-araiyar*, rois des perles, qui ont commandité les inscriptions gravées à Centalai.

Mais en 1916, K. V. Subrahmanya Aiyer (Aiyar) publie, traduit et commente dans le volume 13 d'*Epigraphia Indica* [ci-après *EI*], l'ensemble des inscriptions les plus anciennes de Centalai. Il fonde alors dans les écrits des historiens l'existence de la dynastie des Muttaraiyar²⁵ en démontrant que, inscrites à l'origine dans le temple de la *piṭāri* de Niyamam, à six kilomètres

21. *ARE* 1898-1899, p. 4-6 ; inscriptions 1899.10-13, enregistrées comme Pallava, Pāṇḍya et Cōḷa ; l'une des inscriptions, sur un pilier d'un style plus tardif que les trois autres, est bien datée en ère *cōḷa*.

22. Les lettres ne sont plus toujours lisibles aujourd'hui quant à ces anthroponymes. Ne pouvant toujours distinguer si c'est un système d'écriture tamoul, *grantha* ou autre (hybride) qui a été utilisé, nous prenons le parti d'utiliser une translittération pour le tamoul, en indiquant entre parenthèses une translittération possible pour le télougou, écrit durant la période considérée dans une forme de *brāhmī* sud-indienne, et qui est à l'origine du terme *piṭuku* (*piḍugu*). À Centalai, c'est bien un alphabet tamoul qui a été utilisé pour écrire *piṭuku* (l. 1 de l'inscription A, premier pilier).

23. *ARE* 1898-1899, § 17 et 22.

24. Le lien entre les Pāṇḍya et les perles, objet de commerce, est attesté autant par les sources indiennes qu'occidentales, des épopées tamoules à Kauṭilya (de Mégasthène à Marco Polo), Arunachalam 1952, Champakalakshmi 1996, p. 123-124.

25. Aiyer 1916, *EI* 13.10.

de là, les 27 stances de Centalai évoquent les territoires que Perumpiṭuku Muttaraiyaṅ, alias Śuvaraṅ Māraṅ, a conquis, énumèrent les noms du souverain et donnent les noms des poètes qui les ont composées :

« Perumpiṭuku Muttaraiyaṅ,
alias Śuvaraṅ Māraṅ,
a fait construire le temple à la *piṭāri*.
Les territoires qu'il conquiert, ses noms et les noms
de ceux qui l'ont chanté sont inscrits sur ces piliers. »

Ce Muttaraiyar est l'ennemi du lignage Pāṇḍya auquel on crut d'abord qu'il appartenait, comme le montrent les deux strophes qui suivent :

« Ô Musicien ! Dis les temps passés
Pour que l'on connaisse Māraṅ,
qui porte longue lance à pointe rouge,
[lui] qui fit entrer les épouses du Méridional (le Pāṇḍya) dans le feu²⁶... »

Dans l'ensemble que composent ces inscriptions, le Muttaraiyar Śuvaraṅ Māraṅ est le vainqueur des Irukkuvēḷ au sud-est, des Pāṇḍya au sud, des Cēra à l'ouest, des gens du Kōṇāṭu au nord-ouest, et combat aux côtés des Pallava au nord : les strophes en son honneur dessinent autour de la région de Centalai le cercle d'un *cakravartin* (roi universel), allié des Pallava, adversaire des Pāṇḍya comme des Cēra. Par trois fois, Śuvaraṅ Māraṅ est par ailleurs défini comme maître de Tanjore, soit la capitale d'un territoire niché dans le delta de la Kāvēri²⁷. Malgré le nombre de dynasties qui apparaissent ici, les Cōḷa ou l'un de leurs lieux emblématiques, telle Uṛaiyur, leur capitale dans le corpus du Caṅkam, qu'on situe à une douzaine de kilomètres de Centalai (dans les faubourgs de l'actuelle Trichy), ne sont pas mentionnés. De fait, le territoire à partir duquel les Cōḷa ont conquis leur « empire » au IX^e siècle, coïncide avec celui que dessinent pour le Muttaraiyar ces inscriptions aujourd'hui visibles à Centalai (carte 2).

Ce détail n'échappe pas à l'attention de K. A. Nilakanta Sastri, dont la somme déjà évoquée sur les Cōḷa met en place, dès le début des années 1930, une histoire fondée sur la science épigraphique qui fait toujours autorité. Sous sa plume, les Muttaraiyar étaient les maîtres du cœur du delta avant la montée en puissance des Cōḷa et celle-ci s'est faite à leurs dépens. Voici que se dessinent d'entrepreneurs dynastes connus de l'histoire sous le nom de Muttaraiyar (« *enterprising chieftains known to history as the Muttaraiyar*²⁸ »), alliés, en alternance, de la puissance du nord qu'étaient les Pallava et du royaume méridional des Pāṇḍya. K. A. Nilakanta Sastri permet ainsi de situer les Muttaraiyar par rapport à trois grandes dynasties, dont celle des Pallava qui n'appartient pas à la littérature du Caṅkam.

26. Inscription du quatrième pilier, B (Aiyer 1916, p. 148) ; une autre inscription (pilier 2, F) glorifie celui qui fait entrer les guerriers Pāṇḍya dans les pierres, c'est-à-dire les transforme en pierres de héros, sur celles-ci, *supra*, note 16.

27. Inscriptions du premier pilier 1, E, l. 2-3, et du deuxième pilier 2, B, l. 3-4 et F, l. 6-7, Aiyer 1916, p. 141, 142, 144.

28. Sastri 1955, p. 133.

L'unique paragraphe que l'historien consacre aux Muttaraiyar, dans un ouvrage de plus de 800 pages sur une dynastie Cōḷa qui laissa plus d'une dizaine de milliers d'inscriptions, est à la mesure de la contribution épigraphique de ces Muttaraiyar dont l'historien fait une dynastie mineure. Les Muttaraiyar y jouent le rôle de faire-valoir de Cōḷa fondateurs d'un empire qui les distingue des Cōḷa antérieurs, ceux-là que loue la poésie du Caṅkam, où ils sont cantonnés, en quelque sorte, sur les rives de la Kāvēri²⁹. Le titre porté par les Cōḷa dits impériaux suppose une continuité entre la dynastie dont le Caṅkam rapporte les exploits et le pouvoir établi dans la seconde moitié du IX^e siècle en pays tamoul. L'intervalle de temps qui sépare les deux phases de la biographie des Cōḷa est cependant de quatre ou cinq siècles, voire plus en fonction de la chronologie de la littérature du Caṅkam qu'on adopte³⁰.

L'historiographie a résolu la difficulté en mettant en place un âge sombre (*dark age*), dont la couleur née du manque de documents disponibles déteint sur les hypothèses faites pour « remplir » la période considérée. L'on dessine ainsi les contours des Kalabhra, une dynastie venue du nord, parlant une langue nord-indienne et d'une culture proche du tribal (figure de l'Autre récurrente en Inde), dont l'obscur *interregnum* intervient, *grosso modo*, entre le III^e et la fin de ce VI^e siècle, où les Pallava apparaissent au contact des Cōḷa dans le delta de la Kāvēri³¹. Si l'existence même de ces Kalabhra paraît douteuse à certains, si leurs dates, leur nature et leur rôle sont toujours discutés, ils demeurent l'explication communément admise de la disparition puis de la réapparition des trois dynasties du Caṅkam, les Pāṇḍya, les Cēra et les Cōḷa. Les Kalabhra ne sont-ils pas nommément mentionnés dans des inscriptions³²? Les Cōḷa (re)-surgissent ainsi dans la deuxième moitié du IX^e siècle avec le fondateur des Cōḷa impériaux, Vijayālaya Cōḷa qui conquiert une large portion du pays tamoul en commençant par la ville de Tanjore, prise donc aux Muttaraiyar, des ennemis si semblables aux Kalabhra qu'ils sont parfois d'ailleurs identifiés comme tels³³. L'empire Cōḷa connaît ensuite quatre siècles d'existence, les souverains se succédant les

29. K. A. Nilakanta Sastri évoque l'« empire » dès la p. 2 de *The Cōḷas* (1955).

30. Le même intervalle marque l'histoire Pāṇḍya. Il est plus important encore pour ce qui concerne les Cēra, dont l'épigraphie apparaît plus tard.

31. Les Kalabhra auraient dominé les trois dynasties du Caṅkam, ce qui expliquerait leur disparition entre la fin de la période du Caṅkam et les premières inscriptions où ces dynasties sont nommées. Ces envahisseurs apparaissant dans des inscriptions postérieures d'au moins deux siècles à la période que ces documents eux-mêmes leur assignent relèvent donc d'une première élaboration d'un mythe historique relayé par les historiens de l'Inde moderne et contemporaine. Pour une discussion informée sur les Kalabhra, Gillet 2014.

32. Les tablettes bilingues (sanskrit-tamoul) de Vēlvikuṭi datées en années de règne *pāṇḍya* de la deuxième moitié du VIII^e siècle ou du début du siècle suivant évoquent dans leur part tamoule les exactions du roi Kali Kaḷabhraṅ qui, entre deux règnes de Pāṇḍya, bouleverse l'ordre; texte et traduction dans Krishnan 2002, n° 7, p. 5-14.

33. Pour faire des Muttaraiyar des Kalabhra, l'on s'appuie sur une lecture « *kaḷvara kaḷvaṅ* » (le voleur des voleurs; le piller des pillers...) des termes *kalvar kalvan* (*infra*, note 57). C'est ce que fait Rao 1920, *El* 15.5; p. 49, n. 1, puis Govindasamy 1965, p. 68-69, 83, 90, pour lequel les Muttaraiyar font partie de l'engeance *kalabhra*, assurant la transition entre les dynasties du Caṅkam et l'avènement des Cōḷa impériaux, ou Gurukkal 2010, p. 100-102.

uns aux autres jusque dans le deuxième quart du XIII^e siècle. Rājārāja I^{er} et Rājendracōḷa I^{er} sont les plus connus d'entre eux, fondateurs, respectivement, du Bṛhadīśvara de Tanjore et du temple de Gangaikondacholapuram, soit les temples royaux les plus fameux de la dynastie, et crédités d'avoir créé, dès la fin du X^e siècle, un empire au-delà des mers, permettant aux Cōḷa de se faire connaître jusque en Chine.

Des variantes plus ou moins développées de la petite phrase de K. A. Nilakanta Sastri sur les « *enterprising chieftains* » essaient dans les publications ultérieures, y compris récentes. Issus d'âges obscurs durant lesquels la puissance Cōḷa fomenta une fulgurante ascension dans des circonstances dont on ignore pratiquement tout, les Muttaraiyar constituent aujourd'hui une dynastie mineure, qui ne sut résister à la vague Cōḷa³⁴.

Épigraphie et histoire de l'art

En marge d'une chronologie et d'une géographie du royaume médiéval Cōḷa dorénavant fixées, les Muttaraiyar du pays tamoul sont connus par une douzaine de noms-titres, dont certains communs avec les Pallava ou d'autres dynasties tandis que d'autres pourraient s'appliquer à un même dynaste³⁵. Leur généalogie est flottante et les épigraphes où ils apparaissent datées selon d'imprécises études paléographiques. La dynastie a cependant pris corps avec les historiens de l'art qui ont déterminé un style *muttaraiyar* associé à un important corpus de monuments, dont l'influence sur les monuments Cōḷa s'est peu à peu étoffée pour apparaître primordiale. Se trouve alors illustré un glissement plus courant qu'on ne s'y attendrait d'une histoire de l'art nourrissant une histoire fondée sur l'épigraphie et non l'inverse – mais sans qu'on sache toujours très bien comment se situer par rapport à l'une ou à l'autre. Dans l'ouvrage de K. A. Nilakanta Sastri le chapitre consacré aux monuments de la dynastie des Cōḷa s'ouvre sur un éloge de « la fraîcheur des premiers monuments Cōḷa » qui est illustré par une présentation du Vijayālayacōḷīśvara de Nārttāmalai³⁶. Les inscriptions qu'on retrouve ultérieurement dans ce site impressionnant, sis sur un surplomb de falaise creusée de deux grottes, font cependant de ce temple une œuvre de Muttaraiyar (fig. 2). Comment est-on passé de l'un à l'autre ?

Pour constituer Nārttāmalai en site Cōḷa, K. A. Nilakanta Sastri s'est basé sur une inscription gravée sur un rocher au nord du site. L'on y enregistre en 1227-1228 des donations pour une fête en l'honneur du Seigneur

34. Les Muttaraiyar sont aussi considérés comme l'origine d'une récente communauté de l'Inde qui cherche à utiliser ce passé dynastique, Miles 2014. Le lion, dont on parle longuement dans cet article, est repris pour emblème sur les *stubs* dont ils disposent, https://en.wikipedia.org/wiki/Mutharaiyar_dynasty et <https://en.wikipedia.org/wiki/Muthuraja>.

35. Portés par des Pallava, des Cōḷa de l'Andhra et les Muttaraiyar du pays tamoul, les titres s'achevant sur le télougou *pidugu* (foudre; *infra*, note 72), en sont un bon exemple; sur le titre « Māraṅ », Schmid 2014, p. 227.

36. « ... *the freshness of the early Cōḷa monuments The Vijayālayacōḷīśvara of Nārttāmalai is the first of these monuments to claim attention...* », Sastri 1955, p. 699.

(*nāyaṇār*) du « Vijayālayacō[ī]śvaram »³⁷. Le nom du dieu est considéré comme issu, selon une habitude bien attestée, de celui du fondateur du temple. Il s'agirait donc d'un temple fondé par le premier souverain des Cōla impériaux, Vijayālayacōla.

Si les historiens de l'art qui viennent après K. A. Nilakanta Sastri ne le suivent pas en l'occurrence sur la voie qu'il avait tracée, c'est que deux autres inscriptions ont été découvertes après la parution de son ouvrage. Selon une épigraphe datée en année de règne du Pallava Nṛpatuṅkavarman (876-877), la grotte shivaïte du site a été creusée par le fils d'un Viṭelviṭuku Muttaraiyaṅ³⁸. Quant au temple construit, une inscription gravée sur sa base rappelle qu'il fut bâti en pierre (*eṭupitta karrali*) par « Cāttam Pūti Iḷaṅkoṭi araiyar », nom qui correspond à celui de l'un des Muttaraiyar des inscriptions de Centalai³⁹. Reprenant sur ces bases épigraphiques l'analyse stylistique, Douglas Barrett affirme en 1974 dans son *Early Cōla Architecture and Sculpture* que « nul ne peut considérer le remarquable temple construit de Nārttāmalai comme représentant le style du premier art Cōla⁴⁰. » Un peu plus tard, en 1982, Gerda Hoekveld-Meijer fait des patrons Muttaraiyar de Nārttāmalai des alliés politiques et militaires des Pallava, important sur ce site des modes artistiques *pallava*⁴¹. Les Cōla sont balayés et les Muttaraiyar se profilent.

En parallèle à ces travaux, K. V. Soundara Rajan définit dans les siens un art *muttaraiyar* en déterminant un style de monuments associés aux Muttaraiyar par l'épigraphie, puis en élargissant ce corpus à des monuments qui en sont proches dans l'espace⁴². Le corpus ainsi étoffé varie d'une publication à l'autre chez cet auteur, gravitant autour du noyau dur que constituent les monuments rattachés par leurs inscriptions aux Muttaraiyar. Par ailleurs, les inscriptions se font aussi plus nombreuses, le corpus épigraphique étant élargi sur la base d'anthroponymes et de titres communs à des inscriptions comportant le terme *muttaraiyar* et à d'autres ne le comportant pas. Cette méthodologie conduit à identifier comme *muttaraiyar* huit temples excavés, vishnouïtes ou shivaïtes, deux puits ou réservoirs, et 15 temples shivaïtes construits⁴³. Divers, ces monuments comportent des caractéristiques

37. *IPS* n° 282, l. 6 (vi[caiyālai]yacō[ī]śva[ramuṭai]ya [nā]yaṇārkkku, « pour le seigneur du Vicaiyālayacō[ī]śvaram », l'inscription est datée de la 11^e année de règne de Sundara Pāṇḍya I^{er}. La translittération porte un *i* bref mais la lettre est supprimée; on attend un *ī*.

38. *ARE* 1904.365—*SII* 12.63—*IPS* n° 19.

39. *ARE* 1940-1941.216—*IPS* n° 11-A.

40. « Were it not for the Pandya inscription, (...) no one, I think, would see this remarkable monument as representative of the Early Cōla style of architecture », Barrett 1974, p. 44.

41. Hoekveld-Meijer 1982, p. 280-282.

42. Soundara Rajan 1975, 1978, p. 102 & fig. 2, 1983a.

43. Deux temples excavés à Malaiyaṭipaṭṭi, deux autres à Tirumeyyam, un cinquième (le Puṣpavaneśvara) à Pūvālaikkūṭi, un autre et un puits en forme de *svastika* à Tiruveḷḷarai, un temple excavé (le Parvatagirīśvara) à Kuṅṅantarkōyil, deux temples excavés et un temple construit à Nārttāmalai, un réservoir (le Māppitukēri) à Ālampākkam (*taluk* de Lālkuṭi). En dehors de l'exceptionnel temple de Nārttāmalai, les temples construits identifiés dans une publication ou une autre comme *muttaraiyar*, tous shivaïtes, se trouvent à Centalai, Naṅkavaram, Niyamam, Kaṅṅaṅūr, Kaliyaṭpaṭṭi, Kīḷattānaiyam, Kīranūr, Kumāravayalūr, Panaṅkūti, Tillaisthānam, Tirukkāṭṭupalli, Tiruppūr, Vicalūr et Viralūr, (carte 2).

communes. À l'exception de celui de Nārttāmalai, les temples construits, outre qu'ils sont tous shivaïtes, sont de petites dimensions (fig. 5). Le couronnement de leur tour-sanctuaire porte généralement Skanda ou Indra à l'est, Śiva au sud, Viṣṇu à l'ouest et Brahmā au nord, ces divinités se présentant assises le plus souvent. Face aux programmes également très shivaïsés des Irrukkuvēl dans la même région, ces temples dénotent une influence des fondations Pallava tardives structurées sur le principe de la *trimūrti*, plaçant un Śiva au sud, un Viṣṇu à l'ouest et un Brahmā au nord.

Pour ce qui est des inscriptions, outre celles de Centalai, de Nārttāmalai et de la stèle de Kiḷḷikkōṭṭai déjà évoquées, une inscription sur stèle, aujourd'hui dans l'enceinte du site vishnouite de Tirumeyyam⁴⁴, et une épigraphe gravée sur le rocher à l'entrée du temple shivaïte excavé de Pūvālaikkuṭi mentionnent des Muttaraiyar⁴⁵. Sept autres inscriptions sont datées en années de règne *muttaraiyar*⁴⁶. Par ailleurs, dans des inscriptions datées en années de règnes Pallava, Pāṇḍya ou Cōḷa, des Muttaraiyar semblent mentionnés⁴⁷ – semblent car les Pallava et les Muttaraiyar ont des surnoms communs, tandis que d'autres de leurs noms-titres, comme celui de Mārapāvai, «princesse Māraṇ», sont utilisés par les Pāṇḍya autant que par les Muttaraiyar⁴⁸. Dans d'autres épigraphes encore apparaissent des éléments évoquant les Muttaraiyar, à savoir une mesure («la pierre de Viḍelviḍuku») à Uyyakoṇṭāṇ-Tirumalai⁴⁹, une colonie brahmane dans le *vaḷanāṭu* de Rājasimha (*Mārppitukudevi caturvedimaṅkalam*)⁵⁰, cependant qu'un village des environs de Trichy se nomme Muttaracanallūr «agglomération Muttaraiyar», *aracan* étant une variante, télougoue, d'*araiyar*.

44. ARE 1906.402—IPS n° 13—SII 22.402.

45. ARE 1907.142—SII 23.142—Ayyar (Venkatarama) 1944, p. 1188 et 1254.

46. Datées entre le ix^e et le xi^e siècle, ces inscriptions se trouvent, dans l'ordre chronologique, sur le temple de Tirukkaṭaimuṭi (Schmid 2014 n° 11) ; à l'Uttamanāthasvāmi de Kīraṇūr (IPS n° 237) ; au Tirukkōṭṭisvara de Tirukkōṭṭikkāval (deux inscriptions, ARE 1930-1931.39 et 14, toutes deux explicitement des copies d'inscriptions plus anciennes), à Tiruccatuṅai (ARE 1895.61—SII 5.518), à Centalai (ARE 1899.12—SII 6.448) et sur le site de l'Airāvatesvara de Dārāsuram (ARE 1984. B361 ; le rapport précise que cette dernière inscription est gravée en caractères du xi^e siècle environ : peut-être est-ce, comme à Tirukkōṭṭikkāval, une copie d'une inscription plus ancienne).

47. Le terme *muttaraiyar* apparaît à Centalai (sur l'un des piliers, année de règne Pāṇḍya, ARE 1899.10—SII 6.446), Tiruvellaṅrai (une inscription sur la margelle du puits, année de règne Pallava, ARE 1905.541—EI 11.15 ; une autre sur le rocher devant le temple du Jambunāthasvāmi, ARE 1905.529 ; 1910.88—SII 12.48), Kuṅṅantarkōyil (sur un pilier de la grotte shivaïte, année de règne Pallava, ARE 1914.348—SII 12.41—IPS n° 17), Ālampākkam (quatre inscriptions, années de règnes Cōḷa, ARE 1909.711, 712, 714, 715—SII 13.222), Malaiyaṭipaṭṭi (deux inscriptions sur des piliers de la grotte shivaïte, années de règnes Pallava, ARE 1969-1970.318—IPS n° 18), Nārttāmalai (base du *maṇḍapa* ruiné devant la grotte shivaïte, en année de règne Pallava, ARE 1904.365—SII 12.63—IPS n° 19), Kuṭumiyāmalai (inscription sur un pilier de grotte shivaïte, 22^e année d'un *rājakecarivarman* non identifié, ARE 1904.314—IPS n° 31 ; une autre sur le rocher, 6^e année d'un *parakecarivarman*, dans lequel certains voient Uttamacōḷa [981-982?]), Tirukkāṭṭupallī (année de règne Pāṇḍya, ARE 1960-1961.B318—Krishnan 2002, n° 37), Piḷḷaiyarpālayam (en année de règne d'un Dantivikramavarman, ARE 1921.89—SII 12.44) et Śevilippēri (sur le mur du temple d'Alakar, année de règne Pāṇḍya ARE 1906.421—SII 14.71 ; Krishnan 2002, n° 86).

48. *Supra*, note 35.

49. ARE 1908.466.

50. SII 2.69, l. 103, inscription du règne de Rājarājacōḷa I^{er} gravée sur le complexe royal de Tanjore ; le *vaḷanāṭu* est une division territoriale introduite sous le règne de ce roi.



Fig. 5 — Temple de Tiruppūr, district de Pudukkottai, Gaffar E. Sharif (EFEO) jouant l'échelle, VIII^e-IX^e siècles. Cliché : Charlotte Schmid.

Ainsi la culture matérielle identifiée comme Muttaraiyar apparaît considérable ; leur apport à l'architecture et à la sculpture de la dynastie des Cōla est salué et la singularité de leurs inscriptions, qui sont parmi les premières en tamoul littéraire et assurément les premières en cette langue sous une forme calligraphique, se révèle⁵¹. Les épigraphes de Centalai n'ont, de fait, aucun équivalent connu. Le tracé maladroit de l'inscription en tamoul versifié gravée en alphabet tamoul dans la grotte Pallava de Dalavanur (Taḷavāṇūr) présente une subordination particulière au sanskrit qui gêne, entre autres, sa datation, entre le début du VII^e et le VIII^e siècle. Les inscriptions en tamoul des tablettes Pāṇḍya, qui apparaissent à partir du début du

51. Les auteurs occidentaux mentionnant ces inscriptions demeurent rares cependant ; on peut citer Pollock 2007 [2006], p. 291 et Wentworth 2018.

viii^e siècle, relèvent d'un corpus épigraphique d'écriture cursive et d'une relation au sanskrit qui sont bien différents des épigraphes de Centalai⁵².

Par contraste, la connaissance de l'histoire des Muttaraiyar n'a guère progressé et cela alors même que les sources épigraphiques se sont multipliées. Il ne s'agit pas d'inscriptions d'accès facile et le corpus demeure limité. En incluant dans le compte qu'on en peut faire, les épigraphes auxquelles les Muttaraiyar participent par extension, une trentaine d'inscriptions seulement sont associées aux Muttaraiyar dans la région dont elles les font maîtres. Suivre la méthode commune qui consiste à reconstruire des généalogies à partir des inscriptions puis à déterminer une chronologie sur cette base généalogique et à la répartir dans l'espace en fonction de la localisation des inscriptions, est si hasardeux que le résultat diffère d'un auteur à l'autre⁵³. Les épigraphes des Muttaraiyar donnent toutes des indications différentes et ne sont jamais associées à une date donnée dans une ère connue par ailleurs. Les inscriptions de Centalai étant datées par paléographie et uniques en leur genre, la précision est relative.

Les documents seraient-ils trop lacunaires pour reconstituer la trajectoire des Muttaraiyar ? S'agirait-il d'une de ces dynasties fantômes que l'on doit autant à la ténacité des épigraphistes qu'à la créativité des auteurs de nos sources eux-mêmes⁵⁴ ? Sans doute K. A. Nilakanta Sastri hésite-t-il entre plusieurs points de vue pour évoquer si brièvement les maîtres de la région que conquièrent les Cōla impériaux avant de fondre sur l'ensemble du pays tamoul. Sa recherche reste marquée par un objet unique, les Cōla, référence identitaire d'une nation tamoule en pleine constitution au moment où l'historien travaille.

La publication et l'étude de l'artefact singulier qu'est la stèle de Killik-kōṭṭai permettent cependant d'affiner la vision de K. A. Nilakanta Sastri. « Lue » et interprétée à la lumière d'une histoire des Cōla devenue *doxa*, la représentation sculptée qui accompagne l'inscription de cette stèle qui se

52. Sur les premières inscriptions en tamoul littéraire, Francis & Schmid 2010, p. xiii-xvi. La grotte de Dalavanur a été fondée par Mahendravarman I^{er} Pallava, à la fin du vi^e ou au début du vii^e siècle. Les inscriptions y présentent deux éloges du roi fondateur, l'un en sanskrit, l'autre en tamoul, qui peut être considéré comme un équivalent, secondaire donc, de l'éloge en sanskrit (voir Hultzsch 1914). Cette inscription en tamoul est gravée très en surface par une main maladroite, sur le dé inférieur d'une base de colonne intérieure, cependant que l'éloge du roi en sanskrit, bien gravé, est fort visible à l'entrée de la grotte, sur la façade extérieure. La paléographie de l'inscription en tamoul est étrange et considérée par les éditeurs du texte comme indiquant une date postérieure à celle de la fondation de la grotte. On aurait ainsi affaire à une tentative de traduction en tamoul de l'éloge sanskrit au moment où le tamoul inscrit sur pierre apparaîtrait. L'inscription de Dalavanur se rapproche, nous semble-t-il, par certains aspects des tablettes sur métal bilingues des Pāṇḍya, dont la paléographie reflète, à partir du début du viii^e siècle, des pratiques cursives. Leurs parts en tamoul sont des adaptations des éloges sanskrits qu'elles présentent. Toutes ces inscriptions sont bien différentes des épigraphes lapidaires et monumentales de Centalai mais attestent de la progression de la mise par écrit de textes littéraires, politiques, rituels, en tamoul.

53. Il peut même différer chez un auteur et les monuments donnés par K. V. Soundara Rajan *supra*, note 43 varient d'une publication à l'autre.

54. « — *ought such precision be attempted? Indeed, can it?* », demande Henige 1975, p. 526 dans un article au titre évocateur « Some Phantom dynasties of Early and Medieval India: Epigraphic Evidence and the Abhorrence of a Vacuum ».

dresse toujours aux environs du village de Kilikkōṭṭai donne à l'histoire de cette dynastie fameuse autant qu'à celle des Muttaraiyar un tout autre relief.

La stèle de Kilikkōṭṭai

Pierre dressée dans le sol, au sommet arrondi, où sont associés un texte et une sculpture, un personnage masculin et un félin, la stèle de Kilikkōṭṭai présente la plupart des caractéristiques des pierres de héros évoquées plus haut (*supra*, p. 121 ; note 16). C'est pourquoi lorsque la stèle est découverte, son inscription est comprise comme glorifiant le vainqueur du félin sculpté, sur le modèle des pierres de héros élevées à la gloire du vainqueur d'un animal⁵⁵ : « *The tiger (vēṅkai) with brilliant curved stripes that Śrī Śatrukesari, also called Śrī Abhimānadhīran and Śrī Kaḷavar Kaḷavaṇ, slew* »⁵⁶ (Le tigre aux brillantes rayures que Śrī Śatrukesari, alias Śrī Abhimānadhīran et Śrī Kaḷavar Kaḷavaṇ, a dompté).

Or Śrī Śatrukesari, Śrī Abhimānadhīran et Śrī Kaḷvar Kaḷvaṇ sont trois des noms du roi que chantent les stances de Centalai, avec lesquelles, en outre, l'affinité calligraphique de l'inscription est remarquable⁵⁷. Le vainqueur du tigre de la stèle plantée à Kilikkōṭṭai serait donc le Muttaraiyar dévot d'une *piṭāri* installée non loin de Centalai. La formule qualifiant le félin « aux brillantes marques » se rencontre d'ailleurs dans la littérature du Caṅkam, arrière-plan ici comme à Centalai d'inscriptions d'une certaine grandeur épique. Enfin, la stèle, aujourd'hui utilisée comme borne agraire, se situe aux abords du temple à la déesse du village, où des sculptures de personnages s'entaillant le corps selon l'iconographie des dévots des déesses terribles du pays tamoul, des *piṭāri*, ont été repérées lors d'une mission menée par l'École française d'Extrême-Orient en 2014⁵⁸. Leur style correspond à la date donnée à la stèle, soit la deuxième moitié du VIII^e siècle – datation à cinquante ans près cependant, car basée sur la paléographie d'un corpus restreint. L'ensemble nous semble attester la dévotion à une *piṭāri*, tout comme les piliers en réemploi de Centalai. Mais le relief du félin corrobore-t-il l'interprétation qu'on a donnée de la stèle ?

55. IPS n° 236, p. 132, *Chronological List of Inscriptions of the Pudukkōttai State 1929*, p. 29 sous le titre « Muttaraiyars » et Ayyar (Srinivasa) 1946, p. 204.

56. Nous reprenons l'édition du texte comme suit, x indiquant un signe illisible : (1) *śrī śatrukesarī* / (2) *śrī abhimānadhīran śrī kaḷvarkaḷvaṇ* / (3) *vā[!:/[a]variv[ē*]ṅkaiku [ta][xī][x]atu*. À la troisième ligne, le *ē* est suppléé, la consonne manquante dans le caractère érodé *[xī]* est une consonne, un *m*, un *y*... ou un autre signe.

57. Ces trois surnoms apparaissent à plusieurs reprises sur les piliers de Centalai, rassemblés dans le même ordre qu'à Kilikkōṭṭai au sommet du quatrième pilier (inscription A, Aiyer 1916, p. 148) ; l'éditeur de l'inscription de Kilikkōṭṭai et Subrahmanya Aiyer décomposent *śrī kaḷavarakaḷvaṇ*, mais un *puḷli*, marque typographique signalant l'absence de voyelle, interdit la lecture *kaḷavar* à Kilikkōṭṭai (retirant toute pertinence à la proposition de Ayyar [Srinivasa] 1946, p. 204, n. 3, d'un chef des *kaḷlar* et d'un éléphant comme emblème des Muttaraiyar). « *kaḷvarkaḷvaṇ* » est un surnom de Śiva ou de Viṣṇu dans la littérature de Bhakti en tamoul, où le dieu est le « voleur des voleurs » déroband le cœur du dévot ; à Centalai, il s'agit d'un roi guerrier parmi les guerriers, qui fonde sur sa proie et s'en empare.

58. Nous remercions N. Ramaswamy dit « Babu », Valérie Gillet et Emmanuel Francis de nous avoir communiqué cette information.

La description du félin qui accompagne la traduction de l'inscription lorsqu'elle est publiée fait de l'animal « couché » (*recumbent*) une référence de nature quasi héraldique à la défaite des Cōḷa, dont l'emblème est un tigre ; leur territoire aurait été conquis par les Muttaraiyar aux environs de Kilḷi Kōṭṭai, 'la place-forte de Kilḷi', Kilḷi étant un titre Cōḷa⁵⁹. Le tigre est l'emblème des Cōḷa tant dans le Caṅkam que dans les représentations ultérieures, comme sur les sceaux fermant les chartes Cōḷa (fig. 4). L'interprétation proposée porte sur une représentation très abîmée car l'animal de la stèle a été martelé et ces dommages s'ajoutent aux difficultés linguistiques du texte. L'idée qui la guide est celle de K. A. Nilakanta Sastri pour qui Muttaraiyar et Cōḷa ont combattu pour le même territoire : au VIII^e siècle, date donnée aux inscriptions de Centalai et à la stèle de Kilḷikkōṭṭai, les Cōḷa sont les ennemis, représentés sur cette stèle comme vaincus, des Muttaraiyar.

On peut cependant douter de la relation ainsi établie entre le bas-relief et l'animal évoqué dans le texte. En l'absence d'autres représentations du tigre Cōḷa au VIII^e siècle, les éléments de comparaison implicites de la figure sont les félins, contemporains, des pierres de héros et ceux, postérieurs, des sceaux dynastiques Cōḷa. Ni les uns ni les autres n'ont de point commun avec l'animal de Kilḷikkōṭṭai. Ce dernier se présente debout, de profil ; seules les pattes avant sont encore visibles, l'une d'elles étant levée ; les entrelacs d'une longue queue flottent au-dessus de lui ; une crinière broussailleuse surgit de l'encolure de la bête : c'est bien un félin qui se dessine mais il ressemble plus à un lion qu'à un tigre (fig. 6).



Fig. 6 — Le lion de la stèle de Kilḷukkōṭṭai, district de Pudukkottai, VIII^e-IX^e siècles. Cliché : Charlotte Schmid.

59. IPS, p. 204, n. 2, « *The figure of a tiger in a recumbent posture is engraved below the inscription. Perhaps this is a figurative reference to the defeat of the Cōḷa chiefs, whose emblem was the tiger, and the conquest of their territory. Kilḷi Kōṭṭai, the name of the place, means the citadel of Kilḷi, which was a title of the Cōḷa kings.* » Kilḷi apparaît comme l'un des ancêtres des Cōḷa dans leurs chartes sur métal (Kōkkilli, « le roi Kilḷi »), *infra*, p. 143.



Fig. 7 — Stèle de héros, retrouvée dans le district de Tuticorin, VIII^e-IX^e siècles. Cliché : <https://www.chennaifirst.in/2014/03/30/hero-stone-discovered-in-tamil-nadu/>.



Fig. 8 — Déesse (*piḍāri* du pays tamoul) accompagnée par un lion, Tirutturaiyūr, pays tamoul, district de Cuddalore, VII^e-VIII^e siècles. Cliché : Charlotte Schmid.

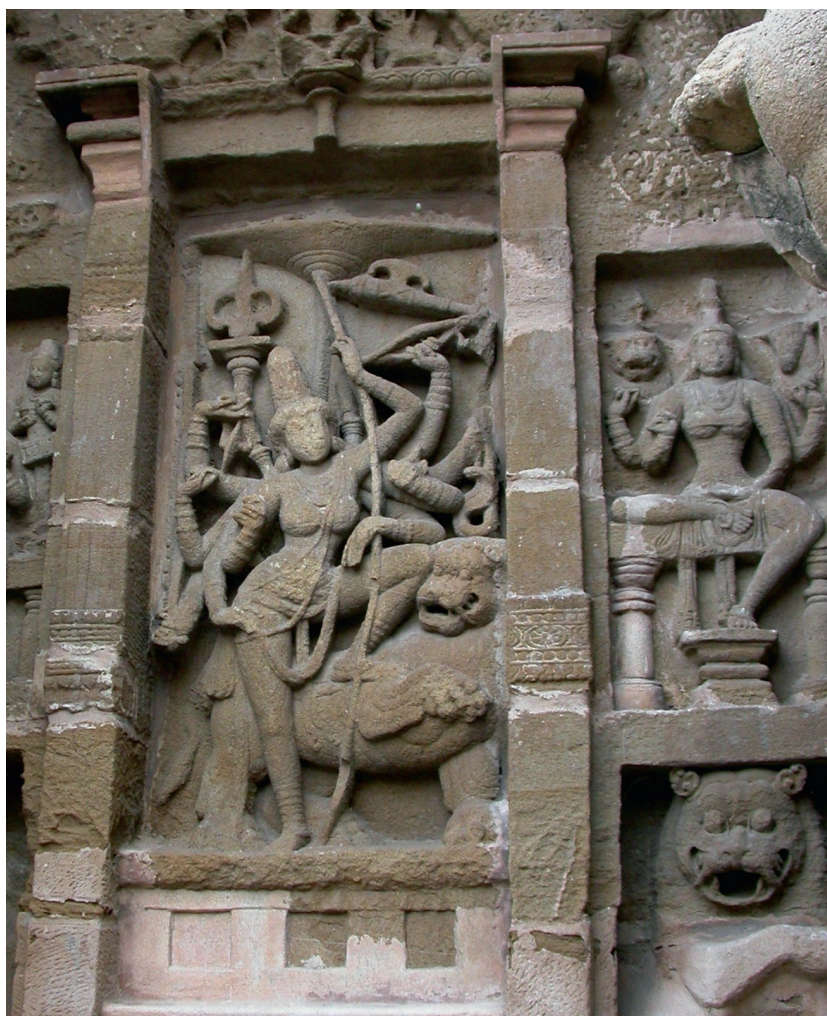


Fig. 9 — Déesse de la victoire, Kailāsanātha de Kāñcīpuram, face nord, district de Kāñcīpuram, début du VIII^e siècle. Cliché : Charlotte Schmid.

Par contraste, le tigre qui apparaît sur les sceaux Cōḷa (fig. 4) comme celui figuré sur une stèle du IX^e siècle retrouvée au sud de Pudukkottai (fig. 7), ne présente pas de crinière ; il est assis sur l'arrière-train ; sa queue est repliée sous lui. Quant aux pierres de héros datées du VIII^e siècle ou antérieures, les tigres y sont représentés dressés, redoutables dans l'animation d'un combat face à un héros. A-t-on bien affaire à un tigre ici ? Qui plus est à un tigre représentant la dynastie des Cōḷa ?

Étiré sur la largeur de la stèle qu'il occupe avec sa queue (fig. 6), sa crinière, sa patte levée, ce félin ressemble en fait à un emblème commun, que l'on rencontre entre le VI^e et le VIII^e siècle dans deux contextes en Inde du Sud. D'une part, un lion accompagne les déesses guerrières, *piṭāri* du pays tamoul (fig. 8.) ou déesses de la victoire en contexte Pallava (fig. 9). Il ne serait pas déplacé aux abords d'une *piṭāri* qu'adore un Muttaraiyar. Mais c'est aussi en emblème dynastique qu'un félin de ce type apparaît



Fig. 10 — Sceau des tablettes royales dites de Pātagaṇḍigūdem, Viṣṇukuṇḍin, pays Andhra, fin du v^e siècle. Cliché: Vincent Tournier.



Fig. 11 — Lion gravé sur la stèle de Peddamuḍiyam, pays Andhra, district de Cuddapah, vii^e-viii^e siècles. Cliché: Charlotte Schmid.

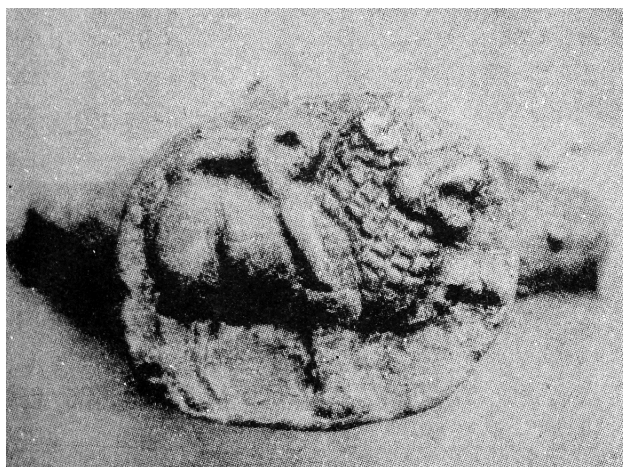


Fig. 12 — Sceau des tablettes de Mālēpāḍu. Source: *Epigraphia Indica* 11.35, fig. A, face à la p. 338.

sur les sceaux de tablettes royales comme celles des Viṣṇukunḍin au v^e siècle (fig. 10). Le félin de Kiḷikkōṭṭai pourrait avoir ce même rôle. On constate en effet qu'il est également associé avec des Muttaraiyar et des Cōḷa, mais très au nord de la région considérée comme Cōḷa, en territoire Andhra et comme un tout autre genre de symbole que celui qu'on vient d'évoquer.

Le félin de l'Andhra

Avec sa crinière et sa patte levée, l'animal de Kiḷikkōṭṭai a tout de celui qui accompagne les inscriptions de personnages établis dans le pays Andhra où ils sont définis comme Cōḷa tant en sanskrit qu'en télougou dans des inscriptions qui comptent parmi les premiers témoignages connus de la langue télougoue⁶⁰. Ces « Télougou-Cōḷa » ou Cōḷa de Rēnāṇḍu ont pour emblème un félin semblable à celui de Kiḷikkōṭṭai, gravé ou sculpté sur des rochers, des monnaies et les sceaux de tablettes, la patte avant levée, la queue en entrelacs (fig. 11 et 12).

Le terme *muttaraiyar* apparaît dans les inscriptions de ces premiers Télougou-Cōḷa, dispersées dans les districts méridionaux du pays Andhra. Y. Subbarayalu a récemment repris les analyses menées par H. Krishna Sastri, V. Venkkaya, K.A. Nilakanta Sastri et N. Venkataramayya sur ces épigraphes lapidaires, qui avaient été publiées entre 1912 et 1956. L'analyse de Y. Subbarayalu fait apparaître qu'en territoire Andhra, « *muttaraiyar* » désigne d'abord le statut, spécifique, d'un subordonné des Pallava, dont les prétentions à la royauté qu'indique l'usage intermittent du titre de *mahārāja* sont limitées. Les termes *muturāca*, *mutturāsa*, *muturāju*, *muturājulu* sont autant de variantes de *muttaraiyar* dans les inscriptions en télougou et en kannada, langues aujourd'hui, respectivement, de l'Andhra Pradesh et du Karnataka⁶¹. Ces travaux font apparaître qu'entre la fin du vi^e et la fin du

60. Les témoignages associés à ces Télougou-Cōḷa anciens (nous conservons l'expression anglaise qui les désigne dans la littérature secondaire mais en francisons l'orthographe), car il faut les distinguer de ceux à qui on donne le même nom à partir du xi^e siècle, sont des stèles gravées d'inscriptions et de dessins, et des tablettes inscrites sur métal. La majorité de ces inscriptions où sont associés les termes *cōḷa* et *muttaraiyar* (*mutturāju/muttarācar*, etc.) apparaissent dans Krishna Sastri 1912, qui comprend un *postscript* par V. Venkkaya ; en 1948, plusieurs inscriptions sont publiées dans *SI 10 (Telugu Inscriptions of the Madras Presidency, Madras, 1948)*, sous le chapeau « Early Chōḷas of Rēnāṇḍu », voir les inscriptions n° 593-620 ; puis voir Sastri & Venkataramayya 1956 (*EI 27.42*) ; Narasimhaswamy 1956 (*EI 27.44*). Voir aussi Sastri 1955, p. 123-124, 128-129 et « The Chōḷas of Rēnāṇḍu (c. A.D. 545-c. 630) », dans Govindasamy 1965, p. 99-109. Les datations, entre le milieu du vi^e siècle et la fin du viii^e ou la première moitié du ix^e siècle, reposent sur les données paléographiques : elles sont délicates puisque le corpus est réduit, qu'il s'agit souvent de premières inscriptions en télougou et qu'aucune référence absolue n'a été trouvée ; pour des récapitulations, Mahadeva Sastri 1969, Subbarayalu à paraître.

61. Formant un ensemble de pierres de héros dressées dans le *taluk* de Maddagiri du district de Tumkur, les inscriptions associant les termes *muttarasa* et *cōḷa* localisées dans l'actuel Karnataka sont composées en vieux kannada. Se référant au règne de Cōḷa Dhanañjaya Eriga et datées des environs de 750, ces inscriptions attestent de l'emploi des expressions *cōḷika muttarāju/muttarasa/muttarasarā/muttarasarū*, etc. pour désigner un autre personnage que le Cōḷa Dhanañjaya, voir *Epigraphia Carnatica 12*, Maddagiri n° 92-101 ; pour des références complémentaires, Sastri & Venkataramayya 1956 [*EI 27.42*], notes des p. 249-250.

viii^e siècle, *muttu* est la forme régulière en télougou du terme signifiant « aîné, plus ancien », etc., irrégulière en tamoul classique ; il est utilisé comme pendant d'autres termes, antonymes, tel *duga*, *yuva*, « jeune ». Dans les épigraphes où *muttaraiyar* apparaît en Andhra, le terme signifie un chef « aîné, ancien », ou un « supérieur », *muturāca* ou *muturāju* en télougou, *mutturāsa* en kannada. Dans les inscriptions des Gaṅga du sud du Karnataka, ces termes sont traduits en sanskrit par un composé « *vṛddha-rāja* », ce qui appuie l'interprétation « roi ancien » en tamoul⁶². Si l'on se trouve ensuite face à des *ilaṅko-muttaraiyar* les « jeunes chefs aînés », « les jeunes rois anciens », que l'on rencontre également dans les inscriptions des Muttaraiyar du pays tamoul, notamment celles qui portent des années de règnes de Muttaraiyar, c'est que le tissu narratif historique comporte encore bien des lacunes. Mais il semble que le terme soit alors utilisé comme un titre en soi et on ne voit pas comment il pourrait s'agir de celui d'une dynastie, quelle que soit la façon dont on conçoive celle-ci.

Retrouvées dans les districts d'Anantapur et de Cuddapah, au sud de l'Andhra, les inscriptions de l'Andhra où apparaissent *muttaraiyar*, *muttarāca* et autres *mutturācu*, présentent souvent une portion en sanskrit. S'échelonnant entre le vi^e et le viii^e siècle, elles sont antérieures aux premières inscriptions de Muttaraiyar du pays tamoul, et ont de nets points communs avec celles-ci. Mais elles présentent aussi des points communs avec celles des Cōḷa impériaux du x^e siècle, notamment la mention d'un même ancêtre mythique, le Cōḷa Karikāla, qui est une figure de la littérature du Caṅkam. Que faire de ce lien exprimé en sanskrit et en télougou dans le pays Andhra avec une littérature tamoule ancienne ? Tout comme H. Krishna Sastri, éditeur en 1912 des tablettes de Mālēpāḍu émises au nom d'un de ces Télougou-Cōḷa et qui relèvent des plus anciennes tablettes de ce type, K.A. Nilakanta Sastri, qui est aussi l'un des éditeurs de ces épigraphes de l'Andhra à la fin des années 1940, estime que les relations entre les Télougou-Cōḷa du district de Cudappah et les Cōḷa tamouls de Tanjore sont loin d'être élucidées. Mais l'historien les considère toujours dans le même sens, du pays tamoul vers l'Andhra, sans jamais envisager un trajet inverse⁶³. K.A. Nilakanta Sastri qualifie ainsi les Télougou-Cōḷa de dérive (*drift*) à la fois dans son édition des épigraphes et dans son ouvrage sur les Cōḷa où il les enveloppe de mystère avant de consacrer l'avènement du fameux Vijayālayacōḷa, fondateur de la lignée des Cōḷa impériaux.

Établissant un lien entre les premiers Télougou-Cōḷa et les Cōḷa impériaux mais aussi entre premiers Télougou-Cōḷa et Muttaraiyar « tamouls », les représentations – inscriptions et figures – de ces premiers Télougou-Cōḷa dessinent les itinéraires plus complexes aboutissant aux documents originaires du pays tamoul.

62. Ramesh 1984, p. 91 (n° 138).

63. « *The connection that existed between these Telugu-Chōlas of the Cudappah district and the Tamil Chōlas of Tanjore, both of whom claim Karikāla as their ancestors is not clear.* » Krishna Sastri 1912, p. 344.

La pépinière des Télougou-Cōla

Qui sont ces Cōla de l'Andhra attestés à partir du VI^e siècle par des inscriptions sur pierre et sur métal, en sanskrit et en télougou ? Leurs quelques stèles ne sont associées à aucun autre monument mais elles recourent en partie les éléments que donnent des tablettes fournissant généalogie et hauts faits de ceux au nom desquels elles furent émises. Karikāla, ce personnage dont se réclament les premiers Cōla de l'Andhra dans leurs généalogies mythiques, apparaît également dans les tablettes où les Cōla du pays tamoul mettent en scène leur histoire – tablettes postérieures d'un siècle au moins aux dernières épigraphes de l'Andhra qui nous intéressent ici. Mentionné dans l'anthologie amoureuse de l'*Akanānūru* (55 ; 125), loué dans l'épique *Puranānūru* 66⁶⁴, cependant que le *Paṭṭinappālai* et le *Poruṇarāruppatai*, deux des longs poèmes du *Pattupāṭṭu*, autre anthologie épique du Cankam, lui sont consacrés, Karikāla est une figure connue⁶⁵. Il s'agit d'un Cōla victorieux des Cēra et des Pāṇḍya ; mais il est aussi présenté comme un bâtisseur veillant à l'irrigation de son territoire, situé dans le delta de la Kāvēri sur laquelle donne sa capitale de Pukār (« embouchure ») ; enfin, le caractère florissant du commerce dont Pukār est le centre fait l'objet de longues descriptions⁶⁶. On retrouve ces éléments dans les longs poèmes narratifs du *Cilappatikāram* et du *Maṇimēkalai*, composés, ultérieurement, entre le VI^e et le VII^e siècle. Dans le *Cilappatikāram*, Karikāla est notamment comparé à un *val vari vēṅkai*, un « félin aux brillantes marques », comparaison qui fait écho à la comparaison apparaissant dans l'inscription de Kiḷikkōṭṭai ; il est comparé à un félin, puis à un lion dans le *Paṭṭinappālai*⁶⁷. C'est ce même Karikāla qui apparaît dans un préambule à la gloire d'un roi Cōla qui se répète dans plusieurs inscriptions lapidaires de l'Andhra rédigées en sanskrit au VI^e siècle :

« Salut ! Prospérité ! Cōla Mahārāja, [lui] que l'excellente épée qu'il brandit et à laquelle les ennemis ne peuvent résister fait resplendir, qui ravit la lignée du soleil aux puissants rayons, qui appartient au *gotra* de Kāśyapa et à la famille de Karikāla⁶⁸... »

Cette embryonnaire généalogie se répète d'une épigraphe à l'autre, précédant des dédicaces en télougou, mentionnant donateur (s'il est différent du

64. Karikāla est aussi l'objet des louanges des poèmes 8 et 224 du *Puranānūru* d'après les colophons, plus tardifs.

65. Voir *Pattupāṭṭu mūlam* pour les textes correspondants.

66. *Paṭṭinappālai* l. 283-284 loue Karikāla comme créateur de territoires (*nāṭu*) dont il assure la prospérité à l'aide de l'irrigation.

67. *Cilappatikāram* 13.6, *Paṭṭinappālai* l. 220-221.

68. *Svasti śrī ari-durdhara-vara-bhuj-āsi-bhāsura-prachaṇḍa pradyota-dinakara-kula-nandana kāśyapa-gotra karikāl-ānvaya*. Ce long composé apparaît au début de plusieurs inscriptions au sanskrit incertain ; nous reprenons le texte publié par Krishna Sastri 1912, p. 343, note 3 car nous n'avons jamais nous-même observé ce vers sur le terrain (l'état actuel des inscriptions que nous avons vues interdit toute conjecture à cet égard). La traduction donnée dans cet article est la suivante : « Hail ! Prosperity ! (Chōla-Mahārāja) who is resplendent with an excellent sword in hand which his enemies could not oppose, who gladdens the family of the Sun whose rays are powerful, who belongs to the Kāśyapa-gōtra and to the family of Karikāla. »

Cōḷa *mahā-rāja*), brahmanes (donataires dans ces inscriptions), mesures de terre donnée, témoins, etc. Dans plusieurs de ces inscriptions, le souverain est désigné comme *mut(t)urāju*, équivalent du tamoul *muttaraiyar*, régnant sur un territoire appelé Rēnāṇḍu. Le même terme *mutturāju* se retrouve dans des inscriptions uniquement en télougou, où, malgré l'absence du vers sanskrit, *gotra* de Kāśyapa et titre de Cōḷa apparaissent. Les inscriptions sur pierre mentionnant ces Muturāju ou Muttaraiyar en même temps que Cōḷa s'échelonnent entre la fin du VI^e et la fin du VIII^e siècle, voire le début du IX^e siècle⁶⁹.

Les tablettes sur métal de Mālēpāḍu et de Dommara-Nandyāla où apparaissent les mêmes figures semblent clore, en quelque sorte, le corpus des inscriptions sur pierre. Quelque peu postérieures, car datées du milieu du VIII^e ou du début du IX^e siècle, sur des critères paléographiques, elles portent l'éloge en sanskrit plus développé du roi Puṇyakumāra⁷⁰. Karikāla fait là aussi son apparition. Souverain de la lignée solaire, il est l'« auteur de nombreux hauts faits, telle la régulation en ses rives (litt. cessation du franchissement) du flot de la fille de Kavēra, lui qui fit sien le pouvoir des trois royaumes »⁷¹; son descendant, père du Puṇyakumāra en l'honneur duquel les tablettes sont composées, acquiert le titre de « Cōḷa-mahārāja ». On le dit « souverain des territoires des Pāṇḍya, des Cōḷa et du Kérala » (*pāṇḍya-coḷa-keṛaḷāṇām adhipati-*), ce qui permet de rattacher au trio dynastique du Caṅkam l'expression sanskrite « trois royaumes », évoquant traditionnellement en sanskrit les mondes souterrain, terrestre et céleste. On peut soupçonner ici une forme de *śleṣa*, de figure de style de double sens, jouant en l'occurrence sur les sens traditionnels d'une même expression relevant de corpus littéraires composés dans deux langues. Les deux tablettes en question étaient fermées par un sceau, portant pour emblème le lion de profil, levant l'une de ses pattes antérieures, qu'on a déjà considéré tant sur les tablettes des Viṣṇukuṇḍin que sur les stèles des Télougou-Cōḷa ou celle de Kilīkkōṭṭai (fig. 12).

Si la situation n'est pas simple et les dates imprécises, il est clair qu'un territoire placé sous le contrôle de personnages invoquant pour ancêtre le Cōḷa Karikāla qui régula la Kāvēri, fleuve emblématique du territoire des Cōḷa localisé dans le delta de la Kāvēri, se situait dans le sud du pays Andhra aux VII^e et VIII^e siècles. Peut-être faut-il placer ces Cōḷa de l'Andhra un peu plus tôt ou un peu plus tard, et concevoir que la frontière occidentale de leur territoire passait dans l'est de l'actuel Karnataka. Fourchette chronologique et territoire correspondent au témoignage du pèlerin chinois

69. *Supra*, note 60; datée des environs de 575, la stèle de Kalamalla, en prose télougoue, semble la première de ces inscriptions de Cōḷa-Télougou.

70. Krishna Sastri 1912, p. 337-346; Narasimhaswamy 1956.

71. *dīnakara-kula (...)* *kavēra-tanayā-[vē]l-ō[!]*lamghana-prasamana-pramukh-ādy-anēk-āti-śaya-kāriṇaḥ trairājya-sthitim=ātmāsāt=kṛtavataḥ karikālasya=ānvayē*; le sanskrit de ce passage peut paraître approximatif mais sans avoir examiné le texte nous ne nous aventurerons pas à corriger l'édition publiée, les facsimilés n'étant en outre pas lisibles pour ce qui concerne ces lignes (tablette 1, l. 2-4). Signalons cependant que l'on a affaire à une forme de *brāhmī* de lignée sud-indienne, intégrant des signes notant les *la*, *ḷa* et *ṛa* dravidiens.

Xuanzang évoquant un royaume Cōḷa dans l'Andhra qu'il visite au milieu du VII^e siècle. Les inscriptions lapidaires et sur métal de ces Cōḷa de l'Andhra constituent un lien tangible entre ceux que mentionnent la littérature du Caṅkam et ceux qui apparaissent au IX^e siècle dans l'épigraphie et les monuments du pays tamoul. Les Muttaraiyar du Tamil Nadu portent par ailleurs des surnoms composés à l'aide du terme télougou *pidugu*, « foudre », qui n'a pas d'équivalent en tamoul et qu'ils partagent avec les Pallava, également originaires de l'Andhra et dont ils sont les alliés dans les inscriptions de Centalai⁷².

Le lien des Muttaraiyar avec l'Andhra nous paraît ainsi éclairer l'origine des « aînés », des « anciens rois » qui sont les premiers à faire graver des inscriptions en tamoul littéraire en pays Cōḷa. Une telle initiative des Muttaraiyar du pays tamoul pouvait s'appuyer sur une tradition d'inscrire sur pierre qui est ancienne en Andhra, en particulier sur les piliers et les stèles, qui sont les supports privilégiés des Muttaraiyar tamouls comme ils furent ceux des Cōḷa et *muturāju* de l'Andhra. Le surnom du premier personnage portant le titre de Cōḷa-*mahārāja* dans les tablettes de Mālēpāḍu et de Dommara Nandyala paraît parlant à cet égard. Le grand roi Cōḷa y est dit *mudita-śil=ākṣara*, « celui qui se réjouit dans les signes [gravés dans la] pierre », « celui qui se plaît [à faire graver] les signes d'écriture sur la pierre », précision alors originale au milieu de *topoi* le qualifiant de connaisseur des sons et de la grammaire⁷³. À l'idéal d'un roi maître de la langue, traditionnel dans l'épigraphie sanskrite de l'époque, s'ajoute celui d'un souverain maître de l'écriture, soit un art auquel les inscriptions n'associaient plus guère les souverains depuis les ordonnances d'Asōka. Des *muturāju*, rois anciens ou premiers, Cōḷa, associés tout d'abord au sud de l'Andhra pourraient bien avoir joué un rôle particulier dans l'art d'inscrire et dans l'apparition d'un tamoul littéraire dans les inscriptions lapidaires.

Cōḷa entre pays Andhra et tamoul

Une petite récapitulation s'impose. Les Cōḷa de l'Andhra s'associent de façon systématique avec le pays tamoul au travers d'un personnage du Caṅkam, intimement associé au delta de la Kāvēri. Leur titre de *muturāju* semble signaler un statut de subordonné, qui se lie logiquement avec la domination Pallava sur le sud de l'Andhra et la moitié nord du pays tamoul aux VII^e et VIII^e siècles. Mais si *muturāju* et Cōḷa sont associés en pays Andhra avant que les Muttaraiyar n'apparaissent en pays tamoul, comment ces derniers sont-ils devenus des opposants des Cōḷa ? Chefs entreprenants qui changent d'allégeance au gré des opportunités tels que le conçut K.A. Nilakanta Sastri ? L'hypothèse a de nombreux mérites mais pourrait n'être qu'un des avatars d'une histoire que les Cōḷa ont commencé d'écrire eux-mêmes dans leurs tablettes de donation.

72. Sur ces surnoms s'achevant sur le télougou *pidugu*, Aiyer 1916, p. 136 ; Krishna Sastri 1912, p. 342, n. 7.

73. Krishna Sastri 1912, I. 10, p. 345 ; Narasimhaswamy 1956, I. 9, p. 275.

Dans ces chartes bilingues qui font leurs débuts avec le x^e siècle, les souverains Cōḷa du pays tamoul sont comme ceux de l'Andhra pourvus en sanskrit d'un lignage qui retrace les exploits de la dynastie depuis les temps du Caṅkam. Si ces panégyriques sont quelque peu différents d'une tablette à l'autre, leurs points communs structurent un récit historique où la généalogie forme, comme souvent dans l'historiographie de l'Inde, une trame chronologique. Datées de 918 (15^e année; *SII* 2.76), les premières tablettes connues sont celles d'Utayēntiram, composées en l'honneur du Cōḷa Parāntaka. Elles donnent Karikāla comme ancêtre de Vijayālaya, fondateur de la lignée impériale, père d'Āditya et grand-père de Parāntaka sans plus de détails. Dans une inscription sur pierre antérieure (9^e année; *EI* 4.32), dite de Cōḷiṅkūr, qui présente des vers entiers similaires à ceux de ces premières tablettes, Vijayālayacōḷa n'apparaît pas et la lignée impériale des Cōḷa débute avec Āditya. Les tablettes d'Utayēntiram semblent donc avoir innové sur ce point. Les tablettes qui les suivent dans le temps, dites de Vēlañcēri, rédigées en l'honneur du même Parāntaka et datées de 932 (25^e année), font d'un «*Oṙriyuraṅ*», dont c'est l'unique mention dans les sources, le père d'Āditya et le grand-père de Parāntaka⁷⁴. Là encore Vijayālayacōḷa n'apparaît pas mais Karikāla est bien présent, crédité, comme dans les inscriptions plus anciennes de l'Andhra et toujours en sanskrit, d'avoir régulé la Kāvēri; en l'occurrence, Karikāla embellit par ailleurs Kāñcīpuram (qui fut la capitale des Pallava pendant plusieurs siècles) qu'il a conquise et, tout comme dans le *Cilappatikāram*, fait graver l'emblème Cōḷa du tigre sur les pentes de l'Himalaya. Il est aussi ici accompagné de Kōchcheṅkaṅṅ, un dévot de Śiva qui fut araignée dans une vie antérieure. Datées de 960, les tablettes d'Anpil gravées ensuite sont en l'honneur d'un successeur de Parāntaka (*EI* 15.5)⁷⁵. Leur requérant est un Pallava Muttaraiyar, soit une combinaison onomastique de deux titres qui sont associés en Andhra (*supra*, p. 137). Karikāla y est toujours ancêtre du roi mais il n'est crédité d'aucun exploit tandis que Kōchcheṅkaṅṅ couvre le pays de temples à Śiva, tout comme, ultérieurement, Parāntaka. Ce dernier établit sur les rives de la Kāvēri des guirlandes de temples à Śiva, en des termes sanskrits évoquant les travaux hydrauliques attribués à Karikāla dans les tablettes précédentes: le contrôle du flot de la Kāvēri se fait érection de temples⁷⁶. Quant à Parāntaka, il est ici présenté comme le petit-fils de Vijayālayacōḷa et le fils de Rājakesarin. Vijayālaya est lui-même ici précédé immédiatement d'un mystérieux Śrī Kaṅṅṅa, mentionné comme ancêtre de Parāntaka uniquement dans ces tablettes, dans lesquelles, enfin, le nom d'Āditya n'apparaît pas⁷⁷. Dans cet ensemble du x^e siècle, la succession des Cōḷa menant à Parāntaka n'est jamais la même.

74. Nagaswamy 1979.

75. Rao 1920, 4^e année de règne de Sundara Cōḷa (956-973).

76. Comparer *kāverī taṭa-yugma-ruddha-salilā jātā caraṅṅa vaśāt*, qui se rapporte à l'exploit de Karikāla dans les tablettes de Vēlañcēri (st. 8b) et *kāverī-tīra-yugme puramathana-mahā-dhāma-mālā śilābhis*, haut fait de Parāntaka dans les tablettes d'Anpil (st. 18c).

77. L'anthroponyme Śrī Kaṅṅṅa associé aux Cōḷa du vers 15 des tablettes d'Anpil doit peut-être être rapproché du Śrī Kaṅṅṅa de tablettes du musée de Madras, que nous n'avons malheureusement pas pu voir. Trois textes, de différentes époques, sont gravés les uns à la suite des autres sur cinq tablettes. Le premier présente un éloge royal en sanskrit d'un Śrī Kaṅṅṅa Adhirāja, dont

Viennent ensuite quatre tablettes rédigées après le début du ^x^e siècle, lors du règne de Rājendracōḷa (grandes tablettes de Leyde [L.] ; tablettes de Tiruvālaṅkāṭu [T.] ; de Karantai [K.] et d'Ecālam [E.]⁷⁸. Dans ces quatre tablettes, Karikāla construit des digues sur les rives de la Kāvēri ; il rénove Kāñcīpuram dans l'une d'elles (T.) ; il est père de Vijayālaya dans deux d'entre elles (K. ; E.), tandis que Kōchchenkaṅāṇ ou Kōkkiḷli (autre Cōḷa du Caṅkam, le « roi Kiḷli ») jouent ce rôle dans les deux autres (L. ; T.). Vijayālaya est père d'Āditya, lui-même père de Parāntaka dans les tablettes de Tiruvālaṅkāṭu (l. 44-47). Dans celles-là, Vijayālaya s'empare de Tanjore et fonde un sanctuaire à la déesse qui remporte une victoire sur deux démons.

Composées durant le règne d'un même souverain, Rājendracōḷa, ces tablettes autorisent des recoupements sur lesquels K. A. Nilakanta Sastri a basé son histoire des Cōḷa⁷⁹. Les variantes généalogiques de ces inscriptions Cōḷa des ^x^e et ^x^e siècles montrent pourtant que le récit était loin d'être fixé dans les premiers temps de son élaboration. Karikāla est toujours présent dans les inscriptions mais sa position dans la généalogie et ses exploits varient. Le fondateur de la dynastie présenté invariablement comme Vijayālayacōḷa aujourd'hui est d'abord Orriyuraṅ ou Āditya, même si ce dernier est plus souvent le fils de Vijayālayacōḷa. Dans l'une des tablettes Vijayālayacōḷa a pour prédécesseur immédiat un Śrī Kaṅṭha que les études historiques n'évoquent guère. Il y a plus étonnant.

D'ordinaire, les données des tablettes en métal, mobiles par essence, correspondent, au moins en partie, au contenu des épigraphes lapidaires qui, localisées dans l'espace, permettent de préciser les contours des territoires de

la généalogie remonte à Karikāla ; ce roi est dit « cōlādhirāja », voir *ARE* 1935-1936, p. 55-56 et Srinivasachari 1936, (Ayyangar 1918, p. 14, se référant lui-même à *List of Inscriptions and Sketches of the Dynasties of Southern India*, publié à Madras par Robert Sewell en 1884) ; voir aussi la note rédigée par F. Kielhorn dans *EI* 5, p. 123. Les deuxième et troisième inscriptions de ces tablettes sont en télougou, les tablettes ont été datées du ^x^e siècle mais ce premier texte peut être antérieur, et la généalogie de Śrī Kaṅṭha Cōlādhirāja compte un « Agrani-piḍugu », comportant ce deuxième terme de composé « foudre », *piḍugu*, qu'on rencontre chez les Muttaraiyar (*supra*, notes 35 et 72). L'*ARE* tente d'ailleurs d'établir des relations avec des inscriptions retrouvées en pays Andhra. On a depuis retrouvé dans ce même pays Andhra des tablettes, les « *Peda-Chappali Plates of Śrīkaṅṭha Śrīmanohara Coḷa* », datées du ^{ix}^e siècle sur des critères paléographiques, mentionnant dans leur préambule en sanskrit un Śrī Kaṅṭha Śrīmanohara, dont la généalogie est à celui du père du donateur près la même que celle des tablettes du musée de Madras ; il compte donc aussi outre Karikāla, un « Agrani-piḍugu » parmi ses ancêtres. L'éditeur des tablettes estime cependant qu'il ne s'agit pas nécessairement du même Śrī Kaṅṭha que celui des tablettes du musée de Madras puisque le nom du père diffère, voir Parabrahma Sastry 1975 (*Epigraphia Andhrica* 4.3). Ces tablettes sont fermées par un sceau portant un lion couché du même type que celui que l'on observe à Kiḷlikōṭṭai et sur les sceaux des tablettes de Mālēpāḍu et de Dommara-Nandyāla, mais en plus raide. Sur Śrī Kaṅṭha, ancêtre de Parāntaka, voir aussi Mahalingam 1977 [1963], p. 62-64 qui rapproche l'anthroponyme « Śrī Kaṅṭha » de celui qui apparaît dans les tablettes *pāṇḍya* du ^{ix}^e siècle de Dalavayapuram et explore l'idée d'un Śrī Kaṅṭha prédécesseur quasi immédiat du fameux Vijayālaya.

78. Nous donnons les tablettes dans l'ordre chronologique le plus plausible selon les informations qu'elles apportent. Les grandes tablettes de Leyde (Aiyer 1938, *EI* 22.34) ont sans doute été rédigées avant celles de Tiruvālaṅkāṭu, datées de la 6^e année de règne (Krishna Sastri 1920—*SII* 3.205, p. 383-439). Celles de Karantai sont datées de la 8^e année de règne (Krishnan 1984) et celles d'Ecālam de la 24^e année (Nagaswamy 1987).

79. Décédé en 1975, K. A. Nilakanta Sastri ne connaissait que trois des tablettes, celles d'Ecālam ayant été publiées en 1987 par R. Nagaswamy.

leurs commanditaires et des pouvoirs auxquels ils se réfèrent. Les computs utilisés sont les mêmes de la pierre au métal, année de règne d'un souverain, ère indienne. Pour ce qui concerne les Cōḷa, la correspondance entre inscriptions sur pierre et sur métal repose sur l'alternance de deux surnoms, Rājakesarin et Parakesarin, auxquels se réfèrent dans les inscriptions sur pierre les années de règnes qui donnent une date aux textes gravés, «En l'an x de Parakesarin/Rājakesarin». Mais les textes structurant l'alternance de ces surnoms ne s'accordent pas. Si, d'après les tablettes de Rājendracōḷa, et une *ulā* (forme d'éloge royal littéraire rédigé au XI^e siècle), les rois Cōḷa portent ces surnoms en alternance⁸⁰, un texte du XII^e siècle, le *Kaliṅkattu-Parāṇi*, rapporte que deux Rājakesarin se sont succédé au début de la dynastie. Identifier des inscriptions lapidaires correspondant à un Vijayālayacōḷa devenu au XI^e siècle le fondateur reconnu de la lignée régnante s'avère donc délicat : cherche-t-on un Rājakesarin ou un Parakesarin ? Quel est le surnom que portait ce premier Cōḷa impérial ? En outre, les épigraphes lapidaires gravées dans le delta de la Kāvēri au nom d'un Rājakesarin dans une paléographie du IX^e siècle, c'est-à-dire susceptibles de correspondre à la fondation de l'empire Cōḷa, se comptent sur les doigts d'une seule main. Dommages subis par les inscriptions, paléographies aberrantes dues aux phénomènes de copie sont certainement en cause ici. Mais l'on constate aussi la rareté des épigraphes en années de règnes Cōḷa sur un territoire où, dans le même temps, les inscriptions, qu'elles soient datées en années de règne d'un Pallava, d'un Pāṇḍya ou d'un Muttaraiyar, sont nombreuses.

Ainsi, les épigraphistes, et avec eux les historiens, ne savent pas toujours comment interpréter les variantes des tablettes retrouvées. Ils sont amenés à supposer que d'autres souverains s'intercalent entre tel et tel Rājakesarin par exemple, et celui qu'on crédite avec K.A. Nilakanta Sastri d'avoir fondé la dynastie, Vijayālaya, s'avère particulièrement évanescent. La situation n'est guère meilleure pour son descendant Āditya, prédécesseur immédiat de Parāntaka. On peine à trouver des inscriptions qu'on puisse attribuer à son règne. C'est seulement avec Parāntaka qu'on entre dans une période où les inscriptions lapidaires identifiables, grâce aux surnoms accompagnant le titre Parakesarin sont, par contraste, très nombreuses⁸¹. Une telle éclosion correspond à l'apparition des tablettes sur métal au X^e siècle où se trouve développée, sous forme de généalogie, les premières formes de l'histoire des Cōḷa. Les détails manquent, on remarque des contradictions mais elles sont considérées comme mineures et une linéarité narrative apparaît.

Se reposant sur le discours de ces tablettes produites d'abord durant le règne de Parāntaka, l'on suit K.A. Nilakanta Sastri évoquant entre la fin du Caṅkam et le IX^e siècle, l'obscurité qui enveloppe les destinées des

80. Tiruvālaṅkāṭu l. 31-32 ; grandes tablettes de Leyde l. 9 ; Karantai l. 13-15.

81. «On the history of the Cōḷas of the Vijayālaya line, there is an abundance of authentic material from diverse sources (...). The dynasty of Vijayālaya has left behind a large number of stone inscriptions», écrit K.A. Nilakanta Sastri (1955), glissant d'une dynastie à son fondateur avec élégance, mais les références qu'il donne à des inscriptions de Vijayālaya, *ibid.*, p. 111-112, p. 117 (notes), sont des épigraphes tardives (*vijayanagara* pour la plupart) ou allusives et difficiles à interpréter, telle l'inscription datée en ère *pāṇḍya* de Nārttāmalai.

Cōḷa, « survivant discrètement sur les rives de la Kāvēri »⁸². Au sein de cette obscurité apparaît Vijayālaya, « demeure de la victoire » se rendant maître de Tanjore et y fondant un lieu de culte à une déesse guerrière. Imitant Karikāla régulant le fleuve, son descendant Parāntaka construit des rangées de temples à Śiva sur les rives de la Kāvēri. Pour K. A. Nilakanta Sastri le temple de Nārttāmalai confirmait les données des tablettes, Vijayālaya ayant fondé au IX^e siècle un temple en pierre à Śiva. Les découvertes épigraphiques à Nārttāmalai ont infirmé cette thèse mais on s'aperçoit aussi qu'il s'avère difficile d'attribuer le moindre temple non seulement à un Vijayālaya mais simplement à la période supposée de son règne dans le pays Cōḷa⁸³. Vijayālaya, Orriyuraṅ, Śrī Kaṅṭha... Y a-t-il un fondateur de la lignée impériale des Cōḷa au IX^e siècle ? Quel que soit le nom qu'on lui donne, le fondateur de la lignée des Cōḷa impériaux se situe pourtant bien, à notre sens, au cœur du territoire que les tablettes de métal après la littérature du Caṅkam attribuent aux Cōḷa.

Muttaraiyar et premiers Cōḷa impériaux

Processus de légitimation, manifestations de dévotion, mises au point juridiques, etc., l'évocation du passé, de différentes formes de mythe à plusieurs sortes d'histoire, a dans les inscriptions de multiples fonctions au moment où le texte après avoir été composé trouve dans la gravure une forme de permanence destinée à lui conférer plus de poids. Généalogie et hauts faits des ancêtres ou du roi régnant visent certaines fins qui ont conduit à présenter telle ou telle variante d'une histoire, locale, régionale, « nationale »... toujours en constitution. Les variantes présentées dans les tablettes émises durant la période Cōḷa recoupent certaines données des inscriptions lapidaires des Muttaraiyar. Ces documents attestent d'un récit historique toujours en mouvement, loin de la recherche d'une vérité historique de référence, qui anime les historiens de l'époque moderne. Et les événements rapportés dans ces inscriptions mènent à une vision moins monolithique de l'ascension de la dynastie des Cōḷa que celle qui est aujourd'hui reconnue.

Les hauts faits caractérisant Vijayālaya dans les tablettes des Cōḷa et Perumbiḍugu Muttaraiyaṅ dans les inscriptions de Centalai sont très semblables en effet. À trois reprises, les inscriptions de Centalai font du Muttaraiyar le maître de Tanjore ; les tablettes Cōḷa de Tiruvāṅkāṭu (l. 44-47) parlent de celui qui prit possession de Tanjore⁸⁴. Les inscriptions de Centalai ont été établies par un Muttaraiyar fondant un sanctuaire à une *piṭāri*, tandis que les tablettes de Tiruvāṅkāṭu affirment en sanskrit que le

82. « *The same darkness shrouds the fortunes of the Cōḷas for centuries more, until the accession of Vijayālaya in the second quarter of the ninth century (...) the Cōḷas, though they could not recover their independent status, continued to lead an obscure life on the banks of the Kaveri.* » Sastri 1955, p. 100.

83. Voir Kaimal 1996.

84. Le Muttaraiyar est maître de Tanjore une fois sur le premier pilier (inscription E, base, face sud, l. 2-3 ; Aiyer 1916, p. 141) et deux fois sur le deuxième pilier (inscription B, sommet, face ouest, l. 3-4, *ibid.*, p. 142 et inscription F, base, face ouest, l. 6-7, *ibid.*, p. 144).

fondateur de la lignée Cōḷa, le grand vainqueur, Vijayālaya, fonda un culte à une déesse terrible, soit une *piṭāri* en tamoul. Le lien fort des Muttaraiyar avec les *piṭāri* est également attesté par la localisation originelle de la stèle de Kiḷḷikkōṭṭai. Des déesses armées du même type *piṭāri* représentent la victoire, « *vijaya* » en sanskrit, sur les temples des Pallava. Bien d'autres ont essaimé en pays tamoul, en des stèles sculptées où elles sont représentées debout sur des têtes de buffle⁸⁵. L'iconographie en varie peu. Des fondations des Pallava à ces stèles émaillant toujours aujourd'hui les campagnes, le lion est très présent, surtout lorsqu'un lien avec la souveraineté sur un territoire se dessine.

Popularité et iconographie de ces déesses armées correspondent en tous points à une *piṭāri* installée par un allié des Pallava. Le nom-titre de Vijayālaya, « demeure de la victoire », le lie aussi étroitement à ce type de déesse. Le jeu de mots en sanskrit rencontré – là encore – dans les tablettes de Tiruvāṅkāṭu, sur l'inconstante Fortune royale trouvant en ce souverain un stable séjour, s'avère l'une des seules informations dont on dispose sur Vijayālaya. Dans ces mêmes tablettes, le *atha* sanskrit (« alors ») débutant la st. 46 qui rapporte la fondation du sanctuaire à la déesse, indique, à notre sens, une succession temporelle et non la localisation du sanctuaire, qu'on considère fondé à Tanjore dans toutes les publications en interprétant le terme comme une indication de localisation et non une indication temporelle. La stance atteste simplement, à notre sens, d'une dévotion particulière du souverain dont on fait l'éloge envers les déesses⁸⁶. Là encore, la correspondance avec le culte établi par les Muttaraiyar se profile. Quant au Śrī Kaṅṭha qui précède Vijayālaya dans l'une des premières chartes contant l'histoire des Cōḷa (Anpil), il porte le même titre que l'un des Télougou-Cōḷa de l'Andhra dont on a conservé des tablettes.

Replacée dans la perspective d'une correspondance entre les faits rapportés par les tablettes des Cōḷa et ce que l'on sait des Muttaraiyar, l'inscription de Kiḷḷikkōṭṭai prend un autre relief. Se rapporte-t-elle à une opposition entre deux dynasties, dont l'une prend le pas sur l'autre ? L'inscription affirme la puissance du félin avec une formule littéraire appliquée à Karikāla dans le corpus du Caṅkam et que l'on rencontre dans les premières inscriptions mentionnant des Cōḷa en Andhra. À Kiḷḷikkōṭṭai, la formule accompagne une figure sculptée. Sa publication est marquée par une historiographie que son enthousiasme pour la langue tamoule entraîne parfois loin et par une importance commune donnée à l'écrit dans la construction du récit historique. Dans ce cas cependant, c'est sans doute la figure sculptée sur la stèle qui permet d'en comprendre le texte.

85. Schmid 2011a, 2011b.

86. *atha prathiṣṭhāpya nisumbhasūdāni[m*] surāsurair arccitapādapaṃkajām / catussamudrāmbaraśobhinīm bhuvam babhāra mālām iva tatprasādātḥ* // Tablettes de Tiruvāṅkāṭu st. 46 (l. 91-93).

« Puis (*atha*), après avoir installé Niśumbhasūdāni dont les pieds de lotus sont adorés par dieux et *asura*, il porta la terre qui resplendit dans ce vêtement que lui font les quatre océans comme une guirlande par la grâce de celle-ci. »

Considérons l'interprétation traditionnelle. Si le Muttaraiyar a défait les Cōḷa, célébrerait-il sa victoire en figurant l'emblème des Cōḷa, un *vēṅkai*, quelle que soit la forme qu'il lui donne, lion ou tigre, dont la posture n'a rien d'un vaincu ? La similitude entre ce félin et le lion des Muttaraiyar en Andhra permet de proposer une autre interprétation. Figure ancienne et persistante en Andhra, le lion a pu constituer un premier modèle de représentation du félin des Cōḷa⁸⁷. Le lion est en tout cas la traduction plastique de *vēṅkai* pour les habitants du pays de Vēṅkai (*Vēṅkai-nāṭu*), « Veṅgi », qui constituent, au nord de l'Andhra, à partir de la fin du ix^e siècle, une branche Cōḷa, les Cōḷa de Vēṅkai. La seule représentation de leur emblème de Cōḷa, le *vēṅkai*, qu'on leur connaisse apparaît sur leurs monnaies. Il s'agit d'un lion à la patte levée, exactement semblable à ceux qu'on a déjà considérés et donc à celui de la stèle de Kiḷḷikkōṭṭai. Les Cōḷa de Veṅgi attestent ainsi qu'un *vēṅkai* peut prendre l'apparence d'un lion à la patte levée. De fait, le terme *puli* qui est souvent utilisé pour désigner l'animal totémique des Cōḷa dans le Caṅkam s'applique autant au lion qu'au tigre. L'*ari-mā* auquel est comparé Karikāla en *Paṭṭinappālai* 298 est d'ailleurs bien un lion. Il apparaît donc que le *vēṅkai* de l'inscription de Kiḷḷikkōṭṭai peut être représenté comme un lion, même si un *vēṅkai* est souvent ultérieurement figuré comme un tigre lorsqu'il s'agit de représenter l'emblème des Cōḷa⁸⁸.

Il nous semble que les premiers Cōḷa de l'Andhra ont figuré sous les traits d'un lion l'emblème des Cōḷa du Caṅkam, en suivant la tradition de représentation de la région où ils étaient implantés. Au moment où les lions de l'Andhra et celui de Kiḷḷikkōṭṭai ont été représentés, on ne dispose pas d'autres témoignages iconographiques sur la représentation du félin des Cōḷa du Caṅkam. L'étrangeté du tigre des sceaux des Cōḷa impériaux tout au long de son histoire iconographique, qui commence au x^e siècle, est frappante. L'animal ressemble à une forme de chien, parfois tacheté comme une panthère, assis sur son arrière-train, posture insolite pour un fauve et un emblème royal. Les caractéristiques de cette iconographie pourraient s'expliquer face à la grande diffusion du félin comme emblème royal en Inde du Sud. Ne fallait-il distinguer le fameux tigre du Caṅkam de l'ensemble des félins représentés au moment où les Cōḷa impériaux choisirent de figurer le trio dynastique du Caṅkam sur leurs sceaux⁸⁹ ? Les représentations

87. Outre qu'il est un emblème royal, le lion apparaît dans des contextes bouddhique et brahmanique. À partir du vi^e siècle, l'*avatāra* du lion de Viṣṇu est nettement privilégié par rapport aux autres en Andhra.

88. Le félin de la stèle de Peddamuḍiyam (fig. 11) est un tigre pour l'*ARE* 1905.352 : « *at the top of the inscription a standing tiger with its mouth open is engraved* » ; de même si Krishna Sastri voit un lion dans l'animal du sceau des tablettes de Mālēpāḍu, V. Venkayya y reconnaît un tigre car les Cōḷa apparaissent dans l'inscription (Krishna Sastri 1912, p. 337-338). L'animal des sceaux de tablettes Cōḷa est parfois marqué de petits cercles évoquant une panthère que pourrait aussi désigner la formule du Caṅkam, *vari* signifiant ligne mais aussi taches, marques, sur la peau. Les mêmes cercles se retrouvent sur d'autres sculptures, comme sur les Śiva dansant : panthères et tigres apparaissent aussi équivalents, félins que l'on pouvait observer, sans crinière et dont la peau est marquée de *vari*, taches, marques.

89. Les sceaux des Pāṇḍya sont semblables à ceux des Cōḷa. On n'en connaît aucun avant le début du xii^e siècle (tablettes de Tiruppūvanam, Aiyer 1956, *EI* 27.22).

des pierres de héros attestent qu'on représentait des tigres de façon bien différente en pays tamoul. Mais le tigre des Cōḷa impériaux pourrait devoir son insolite apparence à la nécessité de se distinguer à la fois des emblèmes antérieurs et des tigres « réels » contemporains, sculptés sur les pierres de héros comme des animaux vaincus ou à vaincre.

Sculpté avant les tigres des Cōḷa impériaux mais après les félins des Télougou-Cōḷa, l'animal de Kilīkkōṭṭai est si semblable à ces derniers qu'il peut, à notre sens, être considéré comme la marque que ces Télougou-Cōḷa apposent sur un territoire. S'il est différent du tigre des Cōḷa tel qu'on le connaît ultérieurement, c'est bien une représentation du *vēṅkai* de cette dynastie. La lecture de l'inscription de Kilīkkōṭṭai a été basée sur une comparaison avec les pierres de héros pour supposer un tigre « vaincu », *kuttiyatu*. L'espace entre *ku* et la suite *ta-C-ī-m/yatu*, qu'on déchiffre encore, est cependant marqué – ne serait-ce que parce que l'extrémité de la queue du lion passe entre les deux parts de l'inscription –, tandis que le signe /m/ ou /y/ est indistinct : les signes transcrivant [*ku*], [*ta*] et [*tu*] sont certains, les autres discutables. Cet ensemble nous amène à proposer ici une autre lecture. Le dernier terme de l'inscription pourrait être *tarivatu*, « marqué, planté », « marca, planta », cependant que le [*ku*], finale de cas secondaire et plus particulièrement de datif en tamoul, appartiendrait au félin. Il faudrait lire : « Śrī Śatrukesari, alias Śrī Abhimānadhīran, Śrī Kaḷvar Kaḷvaṇa a marqué/planté pour le félin aux brillantes marques ». Selon cette lecture, l'inscription attesterait que loin d'être les adversaires des Cōḷa, les Muttaraiyar en seraient des alliés.

Les documents dont on dispose nous autorisent en fait à développer ici une autre hypothèse de l'origine des Cōḷa impériaux. Les Muttaraiyar sont en territoire tamoul les maîtres de l'art d'inscrire dont se glorifient les premiers Télougou-Cōḷa en Andhra ; ils font tout comme eux appel à la tradition du Caṅkam ; ils sont les alliés des Pallava ; ils n'ont jamais les Cōḷa pour adversaires, et cela alors qu'ils s'opposent dans les inscriptions de Centalai à toutes les dynasties connues à leur époque ; ils font inscrire un texte où apparaît un félin aux brillantes marques accompagné de ce qui constitue l'emblème des Télougou-Cōḷa. C'est ainsi que les Muttaraiyar aux surnoms télougous du terroir tamoul nous paraissent bien tisser un lien entre les Cōḷa du Caṅkam et les Cōḷa impériaux. Ces rois anciens du pays tamoul ne seraient-ils pas les premiers Cōḷa impériaux, maîtres de Tanjore, adorateurs des déesses au lion, représentant comme un lion le félin mythique qui est l'emblème des Cōḷa dans le corpus du Caṅkam ?

Conclusion, un désir d'histoire

Déterminer des moments-clés dans la formation des dynasties en Inde, correspondant aux types de documents aujourd'hui disponibles, textes et monuments produits sur le territoire contrôlé par une autorité qu'il faut définir d'une part, littérature historique, proposant sa lecture de ces sources d'autre part, s'avère illusoire. Nombre de ceux qui rédigent la littérature secondaire en accordant à un écrit explicite la première place, donnent

aussi accès aux sources primaires dans le cadre historiographique du sous-continent indien. Mais si les épigraphistes qui recueillent des inscriptions et les traduisent en fonction de la cohérence d'un récit historique toujours en cours d'élaboration font un abondant usage du concept dynastique, définir avec précision ce que ce terme recouvre s'avère souvent délicat. Et pour ce qui est des dynasties, les inscriptions qui fondent leur existence ne facilitent pas la tâche.

Œuvres collectives s'il en fut, composées par des auteurs qui disposaient de sources variées avec lesquelles ils jouaient, les inscriptions que l'on crédite d'une sincérité historique à la mesure de la pierre et du métal sur lesquels elles furent gravées, avaient bien des rôles déterminant leur contenu. Les relations entre Muttaraiyar et Cōḷa nous sont ainsi apparues complexes cependant que le phénomène épigraphique doit être envisagé dans toute son originalité en pays tamoul. L'émergence d'un tamoul que l'on écrit dans la lignée d'une littérature jusqu'alors orale pour l'essentiel passe inaperçue pour une histoire qui a hérité de l'Occident son intérêt pour la chose écrite. Les dimensions technique et visuelle des inscriptions de Centalai ne soulèvent guère d'intérêt⁹⁰. Elles nous ont ici retenu autant que l'aspect littéraire des textes car elles apportent des informations de nature historique, autant voire plus que le contenu même des épigraphes dont il a été question.

L'itinéraire des Muttaraiyar que les inscriptions dessinent entre pays tamoul et Andhra a en effet permis de mettre en relief les innovations que représentent ces inscriptions en pays tamoul. L'art d'inscrire y prend une importance particulière qui rappelle, en mineur, celle qu'il a dans les ordonnances d'Aśoka, qu'on ne rencontre pas, rappelons-le, au-delà de la frontière sud du pays Andhra et du Karnataka, soit les régions mêmes où se situent les inscriptions des premiers Cōḷa-muttaraiyar. Il ne s'agit pas d'un biais lié à la nature épigraphique des sources car l'art d'inscrire est mis en valeur, explicitement dans les textes et par son association à des tracés de nature calligraphique. Il permet aux commanditaires des inscriptions de se rattacher à une tradition prestigieuse, du point de vue littéraire et du point de vue dynastique, celle qu'atteste aujourd'hui le corpus du Caṅkam. Il nous permet aujourd'hui de proposer que les Muttaraiyar dont on fit une dynastie mineure du pays tamoul sont un surgeon d'une branche Cōḷa développée en pays Andhra et que les Cōḷa impériaux eux-mêmes en sont issus.

On peut en effet maintenant considérer comment les inscriptions de Centalai ont été utilisées par les uns et les autres. K.A. Nilakanta Sastri fait s'opposer Muttaraiyar et Cōḷa ; mais les documents dessinent un lien avec l'Andhra, avec le sanskrit et le télougou, trois éléments qui ne relèvent pas d'une identité tamoule ni au moment où K.A. Nilakanta Sastri écrit, ni aujourd'hui. Les Pallava viennent de l'Andhra, utilisent le sanskrit dans la

90. Notons que pour Pollock 2007 [2006], p. 291, n. 12, les inscriptions de Centalai n'ont ni préhistoire, ni futur.

part littéraire de leurs inscriptions et n'apparaissent pas dans la littérature du Caṅkam. Ceux qui ont fait graver les inscriptions de Centalai en tamoul littéraire portent des surnoms télougous et sanskrits, tout comme les Pallava, mais on peut considérer que leur lien avec le Caṅkam est ténu car le terme *muttaraiyar* n'apparaît que dans une anthologie mineure de ce corpus, où l'on ne sait, en outre, pas vraiment qui est ainsi désigné. Une dynastie ? Une catégorie de personnes ? Les trois dynasties du Caṅkam ? Des officiers supérieurs dans une hiérarchie au nord de l'aire dravidienne, où sont alors établis des Cōḷa ?

L'affirmation identitaire d'un pays tamoul se fait jour dans les interprétations qu'on propose des documents peu à peu exhumés. Les *muttaraiyar* prennent corps par opposition à des Cōḷa dont les débuts restent mystérieux mais que l'on glorifie en suivant à la lettre les poèmes du Caṅkam, puis les éloges gravés sur les tablettes émises par la dynastie « impériale » elle-même. Parce qu'ils apparaissent dans ces derniers, mais fort peu, des « *muttaraiyar* » sont érigés par les historiens en dynastie indépendante, les Muttaraiyar, adversaires des exceptionnels Cōḷa. Du côté des monuments, tout d'abord considéré comme un remarquable représentant du premier art des Cōḷa, un site tel que Nārttamālai devient la grande œuvre d'une dynastie mineure tôt disparue, sans que les analyses stylistiques ne se dégagent de celles qu'inspirent des textes épigraphiques dont plusieurs des fonctions premières sont ignorées.

Le motif légendaire des Cōḷa parcourt la tradition littéraire depuis le Caṅkam jusque dans l'historiographie d'une nation tamoule en situation coloniale puis post-coloniale. Pour étoffer le personnage fondateur de Vijayālaya dont on ne sait rien, K.A. Nilakanta Sastri reprend dans son ouvrage les vers « biographiques » de Karikāla du *Paṭṭiṇappālai* du Caṅkam : jeune tigre (*tiger-cub*) prisonnier de fols suzerains, les Pallava, qu'il renverse, Vijayālaya est en fait un avatar de Karikāla⁹¹. Du Caṅkam à l'histoire moderne, la boucle est bouclée et le récit linéaire intégré à un cycle qui lui donne corps⁹². Les commencements de la dynastie des Cōḷa dits impériaux, au IX^e siècle, se révèlent ainsi plus nébuleux encore qu'on ne l'a écrit. La volonté de ces dirigeants de s'enraciner dans le passé en se rattachant à des personnages mythiques du Caṅkam hérite en effet d'une tradition épigraphique apparue en Andhra Pradesh, avec des *muttaraiyar*, titre de subordonné qui devient un titre dynastique.

91. La comparaison est éclairante entre la traduction du *Paṭṭiṇappālai* de Sastri 1955, p. 32 « *Like the tiger-cub with its sharp claws and its curved stripes growing (strong) within the cage, his strength came to maturity while he was in the bondage of his enemies (...) he drew his sword, effected his scape by overpowering the strong guard, and attained his due heritage in due course* » et la biographie de Vijayālaya, *ibid.* p. 112 : « *Little could the Pallava ruler have suspected that in thus employing his Cōḷa subordinate, he was, as the Indian saying has it, training his tiger-cub to a taste for blood. Nor could Vijayālaya have dreamt that his vicarious victory was to be the beginning of one of the most splendid empires known to Indian History.* »

92. Sur la conjonction d'une structure cyclique, traditionnelle dans plusieurs genres littéraires en Inde et d'une chronologie linéaire, marquée depuis la période coloniale par une écriture occidentale, voir Thapar 2013.

Au-delà des positions régionalistes d'États indiens toujours prêts à affirmer leur identité et des positionnements disciplinaires dont l'attention aux textes contribua à créer la dynastie des Muttaraiyar, la volonté de s'enraciner dans le passé pour imaginer l'avenir apparaît caractéristique des sources utilisées. Le fait historique n'est pas le même pour qui compose un éloge royal et pour un historien d'aujourd'hui. Il reste des traits communs : l'intérêt pour le passé comme ce désir d'une histoire tournée vers l'avenir, où l'on retrouve les poètes des inscriptions de Centalai, premiers artisans de la « dynastie » des Muttaraiyar :

« Ô Musicien, dis les temps passés
Pour que l'on connaisse Māraṇ... »

Bibliographie

Sources

ARE

Annual Report on (South) Indian Epigraphy, New Delhi, Archaeological Survey of India 1885-2011.

Cilappatikāram Iḷaṅkōvaṭikaḷaruḷiceyta cilappatikāramūlamum arumpatavuraiyum aṭiyārkkū-nallāruraiyum, Ceṇṇai, Cāminātaiyar, U. Vē. éd., U. Vē. Cāminātaiyar Nūl Nilaiyam, 2001 [première édition : 1892].

Chronological List of Inscriptions of the Pudukkōttai State arranged according to Dynasties, Pudukkottai, Sri Brihadamba State Press, 1929 [réimpression : Chennai, 2002].

Epigraphia Andhrica 4, Hyderabad, The Government of Andhra Pradesh, 1975.

Epigraphia Carnatica 12, Bangalore, Mysore Government Central Press, 1904.

EI

Epigraphia Indica, 42 vol., New Delhi, Archaeological Survey of India, 1892-1992.

IPS

Inscriptions (Texts) of the Pudukkottai State arranged according to Dynasties, Pudukkottai, Sri Brihadamba State Press, 1929 [réimpression : Chennai, 2002].

Nālaṭiyār, voir Pope 1893.

Pattupāṭṭu mūlam, Ceṇṇai, Cāminātaiyar, U. Vē. éd., U. Vē. Cāminātaiyar Nūl Nilaiyam, 1993 [première édition : 1931].

Puranānūru, Cu. Turaicāmi Pillai éd., 2 vol., The South India Saiva Siddhanta Works Publishing Society 2002 [première édition : 1958].

SII

South Indian Inscriptions, 32 vol., Madras–New Delhi, Archaeological Survey of India, 1890-2012.

Littérature secondaire

AIYER (AIYAR), Subrahmanya K. V.

1916 «Sendalai Pillar Inscriptions», *EI 13, 1915-1916*, p. 134-149.

1938 «The Larger Leiden Plates (of Rajaraja I)», *EI 22, 1933-1934*, p. 213-266.

1956 «Seals of Tiruppuvanam Plates», *EI 27, 1947-1948*, p. 124-125.

ARUNACHALAM, S.

1952 *The History of the Pearl Fishery on the Tamil Coast*, Annamalai, Annamalai University.

AYYANGAR, Srinivasa R.

1918 [2000] *Catalogue of Copper Plate Grants*, Madras, Government Museum [réimpression : Chennai, 2000].

AYYAR, Srinivasa K. R.

1946 [2002] *Inscriptions in the Pudukkottai State translated into English, Part II, (Early Cola and Pandiya Inscriptions)*, Pudukkottai, Sri Brihadamba State Press [réimpression : Chennai 2002].

AYYAR, Venkatarama K. R. (éd.)

1944 *A Manual of the Pudukkottai State, Volume II Part 2 (Second and Revised Edition)*, Pudukkottai, Sri Brihadamba State Press.

BARRETT, Douglas

1974 *Early Cōla Architecture and Sculpture*, Londres, Faber and Faber.

BLOCH, Jules

1950 *Les inscriptions d'Asoka traduites et commentées*, Paris, Les Belles Lettres.

BUCK, C. David, & K. PARAMASIVAM

1997 *The Study of Stolen Love: A Translation of Kaḷaviyal enṛa Iraiyaṅār Akapporuḷ with commentary by Nakkīraṅār*, Atlanta, Scholars Press.

CHAMPAKALAKSHMI, Radha

1996 *Trade, Ideology and Urbanisation. South India 300 BC to 1300 AD*, Delhi, Oxford University Press.

FRANCIS, Emmanuel & Charlotte SCHMID

2010 «Preface», in Bahour S. KUPPUSAMY (compil.) & G. VIJAYAVENUGOPAL (éd. et trad.), *Pondicherry Inscriptions. Part II. Translation, Appendices, Glossary and Phrases*, Pondichéry, École française d'Extrême-Orient & Institut français de Pondichéry (Collection Indologie 83.2), p. v-vxlvii.

GILLET, Valérie

2014 «The Dark Period: Myth or Reality?», *The Indian Economic and Social History Review* 51 (3), p. 1-20.

GOVINDASAMY, M. S.

1965 *The Role of Feudatories in Pallava History*, Annamalai University Annamalaiagar (Historical Series 21).

GURUKKAL, Rajan

2010 *Social Formations in Early South India*, New Delhi, Oxford University Press.

HART, George L. & Hank HEIFETZ

1999 *The Four Hundred Songs of War and Wisdom. An Anthology of Poems from Classical Tamil: the Puṛaṇāṅgūru*, New York, Columbia University Press.

HENIGE, David P.

1975 «Some Phantom dynasties of Early and Medieval India: Epigraphic Evidence and the Abhorrence of a Vacuum», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 38 (3), p. 525-549.

HOEKVELD-MEIJER, Gerda

1982 *Koyils in the Coḷamaṇḍalam, Typology and Development of Early Coḷa Temples, An art-historical study based on geographical principles*, Amsterdam, Krips Repro.

HULTZSCH, Eugen

1914 «Two Caves-Inscriptions at Dalavanur», *EI* 12, 1913-1914, p. 225-226.

KAIMAL, Padma

1996 «Early Cōḷa Kings and “early Cōḷa Temples”. Art and the Evolution of Kingship», *Artibus Asiae* 56 (1-2), p. 33-66.

2003 «A Man’s World? Gender, Family and Architectural Patronage in Medieval India», *Archives of Asian Art* 53 (1), p. 26-52.

KRISHNA SASTRI, Rao Sahib H.

1912 «Māḷēpāḍu Plates of Panyakumāra; the fifth year», *EI* 11, 1911-1912, p. 337-346.

1920 «The Tiruvalangadu Copper-Plates of the Sixth Year of Rajendra-Chola I», *SII* 3.205, p. 383-439.

KRISHNAN, K. G.

1984 *Karandai Tamil Sangam plates of Rajendrachola I*, New Delhi, Archaeological Survey of India.

2002 *Inscriptions of the Early Pāṇḍyas (c. 300 B.C. to 984 A.D.)*, New Delhi, Indian Council of Historical Research.

LOCKWOOD, Michael

2008 «The Creation of Pallava Grantha Tamil Script», in *Airavāti, Felicitation volume in honour of Iravatham Mahadevan*, Chennai, Varalaaru.com, p. 77-110.

MAHADEVAN, Iravatham

2003 *Early Tamil Epigraphy, From the Earliest Times to the Sixth Century A.D.*, Chennai, Cre-A and the Department of Sanskrit and Indian Studies, Harvard University (Harvard Oriental Series 62).

2014 *Early Tamil Epigraphy, Tamil-Brahmi Inscriptions, From the Earliest Times to the Sixth Century C.E.*, vol. I Tamil-Brāhmī Inscriptions, Chennai, Central Institute of Classical Tamil.

MAHADEVA SASTRI, Korada

- 1969 *Historical grammar of Telugu with special reference to Old-Telugu, c. 200 B.C. – 100 A.D.*, Anantapur, Sri Venkateswara University.

MAHALINGAM

- 1977 [1963] «An Interregnum in Pallava History», *Readings in South Indian History*, p. 59-71 [première édition: 1963, *Journal of Indian History* 46].

MILES, Diane

- 2014 «Remnants of patronage and the making of Tamil valaiyar pasts», in Anastasia PILIAVSKY (éd.), *Patronage as Politics in South Asia*, Delhi, Cambridge Press, p. 80-103.

NAGASWAMY, R.

- 1979 «Thiruttani and Velanjeri copper plates», Madras, Tamil Nadu State Department of Archaeology, p. 23-fin de l'article (non paginé sur la fin).
- 1987 «Archaeological Finds in South India, Esālam Bronzes and Copper-plates», *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 76, p. 1-68.

NARASIMHASWAMY, H. K.

- 1956 «Dommara Nandyala Plates of Punyakumara; 10th year», *EI* 27, 1947-1948 [paru en 1956], p. 268-276.

PARABRAHMA SASTRY, P. V.

- 1975 «Peda-Chappalli Plates of Śrīkaṇṭha Śrīmanohara Choḷa», *Epigraphia Andhrīca* 4, Hyderabad, The Government of Andhra Pradesh, p. 13-16.

POLLOCK, Sheldon

- 2007 *The Language of the Gods in the World of Men*, édition indienne: Delhi, Permanent Black [1^{re} édition 2006].

POPE, G. U.

- 1893 [1997] *The Nāladīyār or Four Hundred Quatrains in Tamil. With Introduction, Translation and Notes critical, philological and explanatory, to which is added a Concordance and Lexicon with Authorities from the oldest Tamil Writers*, Oxford, Clarendon Press [réimpression: New Delhi, 1997].

RAJAN, K.

- 2015 *Early Writing System – A Journey from Graffiti to Brāhmī*, Chennai, Pandya Nadu Centre for Historical Research.

RAMESH, K. V. (éd.)

- 1984 *Inscriptions of the Western Gangas*, New Delhi, Indian Council of Historical Research.

RAO, Gopinatha T. A.

- 1920 «Anpil Plates of Sundara Chola: the 4th year», *EI* 15, 1919-1920, p. 44-72.

SASTRI, Kallidaikuricchi Aiyah Nilakanta

- 1955 [1935-1937] *The Cōḷas*, Madras, University of Madras Press, [deuxième édition].

SASTRI, Nilakanta K. A. & N. VENKATARAMAYYA

- 1956 «Telugu Cola Records from Anantapur and Cuddapah», *EI* 27, 1947-1948, p. 220-251.

SCHMID, Charlotte

- 2011a «Du rite au mythe : les Tueuses de buffle de l'Inde ancienne», *Artibus Asiae* 71 (1), p. 181-216.
 2011b «Rite and Representation: Recent Discoveries of Pallava Goddesses of the Tamil Land», *Marg* 63 (2), p. 84-89.
 2014 *La Bhakti d'une reine, Śiva à Tiruccēṇṇampūṇṭi*, Pondichéry, École française d'Extrême-Orient & Institut français de Pondichéry (Collection Indologie 123).

SETTAR, S. & Günther D. SONTHEIMER (éd.)

- 1982 *Memorial stones: a study of their origin significance and variety*, Dharwad, Institute of Indian Art History, Karnataka University / Heidelberg, South Asia Institute, University of Heidelberg.

SEWELL, Robert

- 1884 *List of Inscriptions and Sketches of the Dynasties of Southern India*, Madras, Archaeological Survey of Southern India.

SOUNDARA RAJAN, K. V.

- 1975 «Early Pāṇḍya, Muttaraiyar and Irukkuvēl Architecture», in Chandra PRAMOD (éd.), *Studies in Indian Temple Architecture*, New Delhi, American Institute of Indian Studies, p. 240-300.
 1978 *Art of South India, Tamil Nadu and Kerala*, Delhi, Sundeep Prakashan.
 1983a «Muttaraiyars of Nēmam and Sēndalai», in Michael W. MEISTER (éd.) & M. A. DHAKY (coord.), *Encyclopaedia of Indian Temple Architecture, South India, Lower Drāviḍadēśa*, New Delhi, American Institute of Indian Studies / Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 125-144.
 1983b «Irukkuvēl of Koḍumbāḷūr», in Michael W. MEISTER (éd.) & M. A. DHAKY (coord.), *Encyclopaedia of Indian Temple Architecture, South India, Lower Drāviḍadēśa*, New Delhi, American Institute of Indian Studies / Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 199-215.

SRINIVASACHARI, P.

- 1936 «Madras Museum Plates of Śrī Kaṇṭha Cōlādhirāja», *Journal of Indian History* 15 (2-3), p. 30-43.

SUBBARAYALU, Yellava

- (à paraître) «A study of the Araiyan names in inscriptions», in Édith PARLIER-RENAULT & Appasamy MURUGAIYAN (éd.) *Whispering of Inscriptions: South Indian Epigraphy and Art History: Papers from an International Symposium in memory of Professor Noboru Karashima (Paris, 12–13 October 2017)*, Oxford, Indica et Buddhica.

THAPAR, Romila

- 2013 *The Past Before Us: Historical Traditions of Early North India*, Cambridge–Londres, Harvard University Press.

WENTWORTH, Blake

2018 Compte rendu de *Bilingual Discourse and Cross-Cultural Fertilisation: Sanskrit and Tamil in Medieval India*, de Whitney Cox, Vincenzo Vergiani & Dominic Goodall, *Journal of the American Oriental Society* 138 (2), p. 406-409.